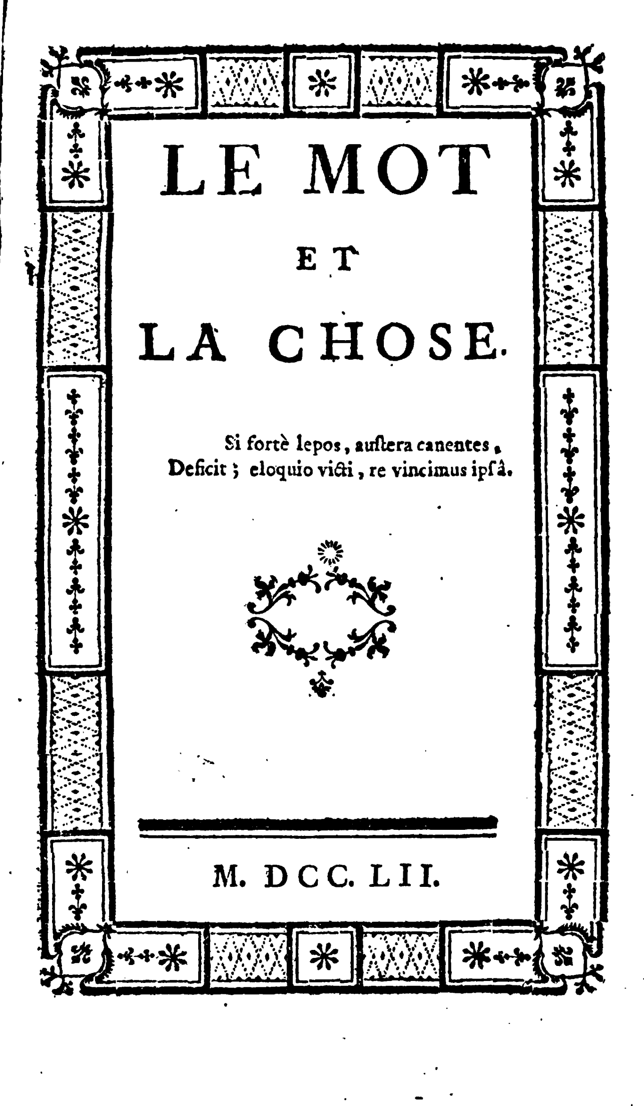
- Dominique Campan
E.O.

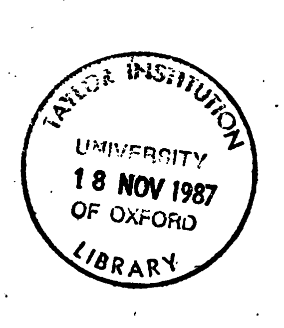
Conte moral. Le "mot" désigne la bonne Compagnie.



LE MOT ET LA CHOSE.

Si fortè lepos, auſtera canentes,
Deficit; eloquio victi, re vincimus ipſâ.

M. DCC. LII.



AVERTISSEMENT.

L'Exposition du ridicule, & la peinture de la vertu, séparées, sont d'une égale utilité. Elle double, j'imagine, quand elles sont réünies sous un même point de vüe. Cette considération m'a fait penser que le Public recevroit avec plaisir un ouvrage qui n'a été fait que pour moi. La vüe dans laquelle il a été composé, peut faire excuser les négligences qu'on se permet dans son style en écrivant à un Ami. Ce n'est point une indiscrétion



LE MOT ET LA CHOSE.

ENTRE tous les mots du bon ton qu'une partie des gens que vous avez vûs pendant votre séjour à Paris ont adoptés, un sur-tout dites-vous, Monsieur, a sans cesse frappé votre oreille, sans que vous ayez pu clairement le concevoir ; & c'est à moi que vous vous adressez pour

avoir une idée distincte de ce mot. Je croyois être le seul homme à qui on eût été obligé de le faire comprendre. Je suis flaté que vous me demandiez les instructions dont j'ai eû besoin moi-même : mais sçavez-vous que vous me demandez l'explication d'un mystere ? Vous voulez que je raisonne, quand il ne s'agit que de croire. Ce qu'on entend par bonne compagnie ne remplit point l'idée que donnent de ces deux mots une intelligence exacte de sa langue, & les lumières de la raison. Avec ces deux secours que vous possédez mieux que qui que ce soit au monde, vous entendez sans

doute par bonne compagnie celle dans laquelle l'eſprit doit s'amuſer ; & le cœur doit ſe plaire : & par conſéquent ce n'eſt point l'explication des mots que vous exigez de moi, mais vous voulez ſçavoir ce qu'on entend dans le monde par ces deux mots prodigués à chaque inſtant. L'étendüe que peut avoir la plus longue lettre, eſt trop bornée pour vous inſtruire comme je le ſouhaite ; il faut vous ſoumettre à la longueur d'une hiſtoire, & ce ſera la mienne. Le tiſſu en ſera peut-être mal arrangé, & le ſtyle fourmillera de négligences : mais je ne ſuis point auteur ; & d'ailleurs l'intérêt que

vous prenez à ce qui me regarde ne vous permettra pas de les appercevoir.

NÉ à Paris, après avoir suivi la route que l'on fait prendre ordinairement aux enfans, je veux dire avoir passé dix ans dans un Collége, j'en sortis dans la disposition, commune à presque tous, de me dédommager, par un usage immodéré de tous les plaisirs, de la contrainte effroyable où m'avoit retenu l'air rogue & rébarbatif de mes Maîtres; je me livrai dès-lors & pendant plusieurs années, à toutes les passions qui font mouvoir une tê-

te de dix fept ans. La feule des erreurs de cet âge à laquelle j'eus le bonheur de me fouftraire, fut le dégoût pour l'étude, fuite ordinaire de l'application à laquelle on force les enfans pendant dix ans, pour leur apprendre ce qui pourroit n'être que l'ouvrage de trois.

Au milieu de mes plus fortes diftractions, je m'avifai de réfléchir fur la briéveté de la vie: de cette réflexion fuivit une conféquence toute fimple ; c'eft le dommage, fur un court efpace de tems que dure cette vie, de confentir à en voir prefque le quart perdu. Ne l'eft-il pas, en effet, lorf-

qu'abjurant tout genre d'occupations, on néglige d'acquérir les connoiſſances dont les études que l'on fait faire aux enfans ſont le germe ? L'idée de ne commencer à vivre qu'à dix-ſept ans étoit pour moi quelque choſe d'inſoutenable; & je voulus abſolument que le tems qui s'étoit écoulé juſques-là, me fût compté pour quelque choſe. En effet, de ce moment je commençai à m'impoſer pour chaque jour quelques heures d'étude, dont la plus grande utilité, peut-être, fut d'être priſes ſur le tems de mes plaiſirs. Eh! n'eſt-ce pas beaucoup? Ceux de cet âge ſont une foible, pour ne pas dire

dangereuſe, nourriture pour le cœur & pour l'eſprit. La jeuneſſe ne s'y livre que trop; on lui rendroit un ſervice bien eſſentiel, en lui en retranchant la plus grande partie. On n'en voit point mourir de privation; beaucoup ſe perdent par l'excès.

Le nom de mon pere pouvoit me donner entrée dans beaucoup de ce qu'on appelle de bonnes maiſons; la fortune dont il jouiſſoit, m'y eut fait paroître avec agrément; & il n'eut point regretté une dépenſe dont le but auroit été de m'éloigner des pernicieuſes compagnies que je fréquentois. Quelquefois cependant

je me mêlois à la bonne. Mais dès-lors, indépendamment de l'attrait que l'autre avoit pour moi, j'imaginois que dans celle-ci on se trompoit sur le mot, & qu'il devoit y en avoir une encore meilleure : je ne pouvois me rendre compte de ce qui me le faisoit conjecturer ; mais ces soupçons étoient assez forts pour m'empêcher de me plaire dans les maisons où j'allois.

Un de mes amis de plaisirs (il se nommoit Valmigni) me proposa un jour de me mener dans une maison. Quoique sa proposition ne me promît pas beaucoup d'agrément, suivant ce que je viens de dire, con-

noissant cependant le dégré d'opulence sur lequel étoit montée celle dont il me parloit j'y consentis. Ma vanité sans doute étoit flatée d'être admis dans une espece de monde dont j'entendois parler avec considération ; & ma curiosité piquée de sçavoir plus à fond comment parloient, pensoient & agissoient des gens avec lesquels je n'avois eu encore aucun commerce.

Nous étions pour lors dans un endroit où nous avions compté passer la journée : une circonstance sur laquelle nous ne nous étions pas arrangés ; nous en empêchoit. Valmigni, pour remplir le tems, m'a-

voit proposé la visite. Sur notre premier projet, j'avois renvoyé mon carosse; mon ami n'avoit demandé le sien que fort tard: la maison où il vouloit me mener n'étoit pas éloignée, nous nous y rendimes à pied. Valmigni m'en avoit parlé plusieurs fois: & je sçavois qu'elle étoit composée du pere, riche financier; d'une mere à son huitiéme lustre, dont l'ample dot avoit grossi les trésors du Crésus; d'une jeune personne âgée de dix-sept ans, fruit de leur mariage, & d'un fils qui n'en avoit que huit ou neuf. Nous n'y trouverons peut-être pas grand monde, me dit Valmigni en che-

min; la premiere représentation d'Acis en aura beaucoup enlevé. Il avoit bien jugé. Le pere & la fille sortis avoient laissé seule la maîtresse de la maison, qu'un rhume considérable y retenoit. Le bruit d'un carosse n'ayant point précédé celui du sifflet, j'entendis, pendant qu'un laquais entroit pour nous annoncer, le mot de portier prononcé avec humeur. Aucune circonstance en effet n'étoit à notre avantage; être arrivés à pied, & un jour de premiere représentation, étoient deux motifs plus que suffisans pour qu'on nous dît que Madame n'y étoit pas. Mais la stupidité du portier s'é-

vanouit sans doute au nom de Valmigni. Je l'imaginai du moins à l'air satisfait que prit Madame Glaiseau (c'étoit la financiere), en l'entendant annoncer, & plus encore à l'altération qui parut sur son visage, lorsqu'elle le vit accompagné. Il me présenta. A la façon dont je fus reçu, je vis cependant que c'étoit être fort bien présenté que de l'être par lui; & que je n'avois précisément contre moi, que de frustrer les espérances que Madame Glaiseau avoit conçües, se voyant seule, & entendant annoncer Valmigni. L'isolation dans laquelle elle étoit, entama la conversation. Son

rhume qui s'annonça par une toux effrayante, me donna occasion de parler, & de reprendre contenance. Elle nous dit que sa fille étoit sortie avec une Dame de ses amies. Mon premier mouvement fut d'être surpris qu'une fille, avec les seuls principes de l'éducation, laissât seule sa mere indisposée: mais j'ai appris depuis que le motif de son absence la justifioit; elle étoit allée à la premiere représentation.

Madame Glaiseau traitant Valmigni de petit libertin, se plaignit de ne l'avoir pas vu depuis quinze jours; & cela en le regardant avec des yeux qui vouloient dire qu'il ne ré-

paroit ce tort que par un autre, qui étoit de n'être pas venu seul, dans un moment où elle l'étoit. De-là elle passa à l'importance dont il étoit pour la jeunesse, de voir souvent la bonne compagnie. Cet avis étant de la part de la Dame à mon ami une tendre sollicitation de rendre ses visites plus fréquentes ; pour dissimuler cependant combien elle souhaitoit qu'il fit l'application juste de ce précepte, elle le rendit général en me regardant après, & m'adressant sa morale ; elle l'interrompit de tems en tems, pour jouir au moins du plaisir de voir Valmigni, qui enfin se leva, Je pris con-

gé ; en témoignant à Madame Glaiſeau combien je ſerois empreſſé à lui faire ma cour. Elle m'y invita, nous deſcendimes, je quittai mon ami. Quand je fus rentré chez moi, je repaſſai dans mon imagination ce dont j'avois été témoin chez Madame Glaiſeau ; & entr'autres je fis réflexion ſur ce qu'elle nous avoit dit de la bonne compagnie. La ſienne ne me parut pas remplir l'idée que j'attachois à ce mot : les regards dévorans que la financiere avoit jettés ſur Valmigni, les agaceries qu'elle lui avoit faites, me donnoient lieu de penſer que ſi ce qu'on appelle bonne

compagnie ressembloit à Madame Glaiseau, ce qu'on appelle voir bonne compagnie n'est que quitter insensiblement la vraiement mauvaise.

A quelques jours de-là j'allai voir un ami de mon pere qui me faisoit souvent des représentations sur ma conduite, & dont je recevois les avis avec plaisir, parce qu'il sçavoit les dépouiller de ce qu'ils ont de triste, surtout pour un jeune homme. Quelque peu de succès qu'ils eussent eu jusqu'alors, il ne s'étoit point rebuté, & il ne me voyoit point de fois qu'il ne me les réitérât: il étoit tems cependant qu'ils fructifiassent ; j'avois déja

vingt-trois ans pour lors.

M. d'Olmeuil, c'étoit le nom de cet ami, le plus solide & le plus tendre que l'on puisse avoir, joignoit à une très-belle éducation un esprit vif, juste, orné, un cœur plein de candeur, & des mœurs fort exactes; c'étoit en un mot de ces hommes qui font aimer la vertu. Il me proposa, m'engagea même à le suivre dans une maison où il alloit dans ce moment; m'assurant que, quoique l'assemblée fût composée de personnes plus âgées que moi, je le remercierois de m'y avoir présenté, & que j'y retournerois peut-être. Je me déterminai avec d'autant moins

de peine à m'y laisser conduire, que j'avois grande confiance dans tout ce qu'il me disoit. Le vrai mérite a des droits sur ceux mêmes qui en sont le plus éloignés. Une autre raison m'y engageoit encore; c'étoit de faire ma cour à mon pere qui, en me recommandant de voir bonne compagnie, m'indiquoit souvent cette maison, dont il connoissoit les maîtres sans cependant y aller. Ayant appris de lui en différentes occasions ce qui concernoit cette famille, je ne me trouvois point en y entrant obligé d'étudier les goûts & les caracteres. Enfin ce qui étoit nécessaire pour y réussir, je

les connoiſſois aſſez pour n'a-voir qu'à m'y conformer. J'en-traî précédé de Monſieur Dol-meuil ; il fut reçû avec ces marques d'amitié que la ſatiſ-faction ſeule du cœur peut dic-ter, & non avec ces convul-ſions de joie , qui ne ſont qu'habitude, & qui prouvent tout au plus que l'ame ne ſen-tant rien , on eſt obligé de doubler tous les mouvemens extérieurs, pour faire préſu-mer qu'elle eſt affectée. On me fit les politeſſes qu'exi-geoient celui qui me préſen-toit, & le nom de mon pere qui leur étoit connu. Il eſt à propos, je crois, de faire con-noître des perſonnes ſi reſ-

pectables. Ils tiennent une place assez considérable dans cette histoire, pour que j'esquisse leurs caracteres.

Monsieur & Madame de Clermac, maîtres de cette maison, nés de peres qui, l'un dans la littérature & l'autre dans la peinture, avoient concouru à illustrer le siécle précédent, jouissoient encore, reste d'une plus brillante fortune, de cette aisance, qui met à portée de se procurer les douceurs de l'opulence quand on ne veut point imiter son faste. Ils auroient pu même les étendre plus loin; mais ils comprenoient dans le nécessaire, la portion de leur bien destinée à

secourir l'indigent. Tous deux âgés à peu près de quarante ans, un esprit solide, toujours aimable, un cœur excellent, une probité exacte, d'un commerce sûr, bons peres, bons amis; voilà Monsieur & Madame de Clermac. Fort peu répandus, en garde contre les nouvelles connoissances, leur société étoit composée d'amis que la conformité des caracteres leur avoient attachés, ou d'infortunés estimables, qui les aimoient assez pour recevoir du bien d'eux. C'étoit là le plus grand nombre. Le mérite indigent étoit sûr de trouver un asile dans leur maison: ce qui faisoit dire qu'ils voyoient

compagnie mêlée. Une jeune personne âgée pour lors de dix-huit ans, étoit née de la tendre union de ces deux respectables époux.

Mademoiselle de Clermac possédoit beaucoup de graces extérieures sans être belle : vous n'auriez sçû que desirer de la vivacité de son esprit, ou de sa délicatesse ; de sa pénétration, ou de son juste discernement. Dans une conversation légere, on étoit étonné de la vivacité de ses saillies ; & dans les matieres sérieuses, on admiroit la sagesse de ses décisions. Son pere & sa mere ne s'en étoient rapportés qu'à eux-mêmes pour son éducation, c'est-

c'eſt-à-dire pour former ſon cœur & ſon eſprit ; ils n'avoient point négligé de lui faire apprendre les choſes d'agrément, qu'ils ne regardoient que comme le vernis, & non comme le fond de l'éducation. Tous les talens de Mademoiſelle de Clermac ne lui ſervoient en effet qu'à orner, & non à pallier ſon naturel. Je crois pour moi que ce qui fait regarder à préſent les talens comme le fond de l'éducation, c'eſt que, pendant le tems qu'on les fait briller, on ne laiſſe point appercevoir les défectuoſités de ſon cœur ou de ſon eſprit. Et c'eſt beaucoup gagner pour quelques femmes.

Ce qui m'a donné lieu de penſer ainſi, c'eſt que lorſque Mademoiſelle deClermac, forcée de prouver qu'elle en poſſédoit, ſe mettoit au clavecin, ou prenoit une guitarre, j'imaginois que cette occupation nous faiſoit tort d'une converſation agréable ou de quelque procédé généreux. J'ai crû devoir dire avant d'aller plus avant, ce que je n'ai découvert que dans la ſuite, ayant eû le bonheur d'être admis dans cette reſpectable ſociété. Revenons à ma premiere viſite. Quelques momens après que nous fûmes entrés, Madame de Clermac appella Monſieur Dolmeuil, pour lui parler. A

leurs geſtes, à l'inflexion de leur voix, ne pouvant diſtinguer ce qu'ils diſoient, je crus qu'il étoit queſtion de moi. Madame de Clermac ſembloit lui dire que j'étois bien jeune pour me plaire dans leur ſociété ; & Monſieur Dolmeuil me parut lui répondre, que, né avec d'heureuſes diſpoſitions, une grande diſſipation & des goûts trop vifs les étoufferoient bientôt, mais que je valois encore la peine qu'on entreprît ma cure ; que me faire prendre du goût pour la maiſon où il m'introduiſoit étoit le ſeul moyen de me faire éviter les piéges dans leſquels j'étois prêt de tomber ; & que l'intérêt qu'il

prenoit à mon pere & à moi l'y avoit déterminé. Je ne me trompois pas. C'étoit précisément leur conversation ; à ce que m'apprit Monsieur Dolmeuil. On l'invita à souper ; on me retint aussi. Après une conversation d'une heure sur différens sujets qui furent traités avec esprit, & qu'on ne se contenta pas d'effleurer, pour passer rapidement & sans suite à mille différens, on proposa des parties. Lorsque celle de Madame de Clermac fut arrangée, j'eus l'honneur de faire celle de Mademoiselle de Clermac, avec une Dame & un Abbé. Le jeu, dans cette maison, étoit regardé comme

un délassement, & non comme un métier. Ce n'étoit point un tribut que l'on devoit à la société, mais un amusement sur lequel on laissoit à chacun la liberté. D'ailleurs il étoit à la portée de tout le monde. Comme on y jouoit sans cupidité, on perdoit sans humeur; & comme on ne s'y mettoit pas par passion, on y conservoit assez de liberté d'esprit, pour sémer la partie de quelques plaisanteries qui servoient à la varier.

Les parties furent finies avant souper. Tous ceux qui composoient cette société croyant, sur une bien ancienne tradition, & sur les lumieres de leur

raison, que la nuit étoit faite pour dormir, & le jour pour veiller, n'avoient point voulu bouleverser cet ordre reçu depuis si long-tems; & on n'interrompoit point par le souper des parties qui, continuées après, prennent sur le tems destiné au repos.

On vint avertir Madame de Clermac qu'elle étoit servie. On se leva. Tandis qu'on passoit dans la sale à manger, je questionnai M. Dolmeuil sur la Dame & l'Abbé avec lesquels j'avois joué. Il me dit en deux mots que la Dame étoit une veuve, qui ayant joui pendant son mariage d'une fortune brillante, se trouvoit ré-

duite à un douaire médiocre, par la mauvaiſe foi d'un homme que ſon mari avoit cru aſſez ſon ami pour le charger d'un fidei-commis. Cet ami prétendu ſe prévalant de cette commiſſion, avoit propoſé à la veuve de l'épouſer, & avoit mis le dépôt à ce prix. Elle, fidelle à la mémoire de ſon mari, & n'eſtimant pas aſſez les richeſſes pour ſe déterminer à un pareil choix, avoit refuſé le monſtre & le dépôt.

L'Abbé, aîné de ſa famille, avoit embraſſé ſon état par vocation, & non pour entrer dans les vuës ambitieuſes de ſes parens. Il jouiſſoit d'un revenu honnête; ſon né-

ceſſaire, qu'il reſtraignoit beaucoup, prélevé, il aidoit, avec le reſte de ſon bien, deux de ſes freres au Service.

On ſe mit à table, elle fut ſervie ſans faſte, mais avec propreté ; les mêts n'y étoient point d'une délicateſſe recherchée, mais ils étoient ſains ; ils ne fatiguoient point les yeux par le nombre, mais ils étoient ſervis avec ordre, & pluſieurs cuiſiniers n'avoient pas paſſé la nuit pour la préparation de ce ſouper. Il fut tantôt ſérieux & inſtructif, tantôt plaiſant & agréable. Comme le nombre des conviés n'étoit point conſidérable, & qu'une ſeule perſonne parloit

à la fois, il ne falloit point d'effort de poitrine pour se faire entendre; & chacun d'eux étant plus jaloux de s'instruire que de parler, on ne s'envioit point ce dernier avantage. On parla musique, on loua l'expression de Lulli; & comme on ne jugeoit point par passion, on admira la variété de Rameau. Il fut question de la piéce que l'on donnoit aux François; on se demanda mutuellement son sentiment sur cette piéce. Chacun refusa de donner le sien, sur ce que n'y ayant encore été qu'une fois, & ne l'ayant point luë, on couroit risque de ne pas juger sainement. Je ne pouvois m'em-

pêcher d'être surpris, de ce qu'ayant souvent entendu décider d'une Comédie ou d'une Tragédie après la premiere représentation, on balançoit dans cette maison après la onziéme. On s'étendit beaucoup sur le génie de l'Auteur ; & cette conversation mena droit à demander ce qui étoit préférable, de là pénétration de l'esprit, ou de la bonté du cœur. Chacun donnant son sentiment de façon à faire desirer la premiere de ces deux qualités, inclina pour la seconde. Tout le monde dit que, pour parfaite décision, il falloit que Mademoiselle de Clermac donnât son avis. Elle s'en

défendit long-tems;& sa mere le lui ayant ordonné, elle dit que la pénétration de l'esprit étoit fort agréable pour soi; mais que la bonté du cœur étoit utile aux autres; & que les hommes étant appellés à vivre en société, on devoit préférer les qualités les plus propres à la lier. On fut enchanté d'une décision qui faisoit autant d'honneur à l'esprit de Mademoiselle de Clermac qu'à son cœur. On sortit de table; on repassa dans le salon de compagnie, & quelques momens après on se sépara. Je demandai à Madame de Clermac la permission de profiter de l'honneur que m'avoit pro-

curé M. Dolmeuil ; elle m'en pria : je sortis bien résolu de la voir souvent.

Je fus quelques jours sans y aller ; il me survint une affaire que je fus obligé de suivre. Une charge assez considérable venoit de vaquer par la mort d'un homme que je connoissois. Mon pere étoit dans le dessein de me l'acheter. La famille du Titulaire étoit venuë prendre avec lui des arrangemens qui m'étoient fort avantageux. Je n'avois qu'à me charger de l'agrément : mon pere me dit que celui de Valmigni y pouvoit beaucoup. J'allai le trouver, il me reçut avec l'air de satisfaction dont jouit un honnête

homme, auquel on fournit une occasion d'obliger, & me promit de s'y livrer avec chaleur. En effet, m'ayant dit qu'il falloit que j'allasse voir un homme qui y pouvoit encore plus que lui; quoique j'eusse été présenté chez cet homme, & que j'y allasse quelquefois, je priai M. de Valmigni de m'y accompagner, comptant que sa présence seroit plus puissante que sa recommandation. Il ne différa point: nous partîmes pour nous y rendre. M. de Valmigni employa tout ce qu'il crut capable d'engager l'autre à me servir. Celui-ci le promit, m'écouta très-attentivement, me demanda des détails.

Je n'avois pas encore appris à me méfier d'un homme qui se masque du zèle de l'amitié & de l'envie d'obliger. Dans les détails que je lui fis, je dis imprudemment que la famille consentoit à me donner la charge pour la finance dont elle étoit, lorsque le dernier Titulaire l'avoit achetée. Cette charge étoit pour lors d'un prix bien plus fort. Notre homme nous dit qu'il falloit demander la soumission de la famille pour l'acquisition de cette charge, & la lui rapporter; qu'il travailleroit dans la semaine avec le Ministre; que mon affaire seroit expédiée, & que je n'au-

rois qu'à me rendre à la Cour pour en sçavoir le succès & remercier. Je lui portai ce qu'il m'avoit demandé ; & j'allai, comme il me l'avoit dit, quelques jours après à Versailles. On me dit en effet que la charge avoit été donnée à la sollicitation de notre homme; mais j'appris qu'il l'avoit demandée pour un cousin d'une femme qu'il entretenoit, & à qui il en avançoit la finance. Je retournai à Paris porter à mon pere ces mauvaises nouvelles. Bien loin de s'en affliger, il prit delà occasion de me parler du cœur des hommes. Arrangez-vous, me dit-il, pour en trouver beaucoup capables de ces per-

fidies: il y en a toujours eû; mais dans le ſiecle où nous vivons elles ſont plus fréquentes. Le faſte, le luxe, la molleſſe, ſont peut-être montés à leur dernier point; la grande, l'unique ambition même, eſt de ſe procurer ces avantages. La candeur, la ſcience, le mérite en un mot, ne font point ſeuls jouir de ce qu'on appelle aujourd'hui la félicité, il faut des richeſſes; les hommes ſe croient tout permis pour en acquérir. Sur tout, continua t'il, voyant combien j'étois indigné de la mauvaiſe foi dont j'étois la victime, point de reproches. Ils ſeroient bien inutiles: quiconque peut en oc-

casionner d'aussi bien fondés, peut bien les braver.

J'allai chez Monsieur de Clermac. Ce jour là Monsieur Dolmeuil y étoit : il les voyoit très-souvent n'imaginant point que l'agrément de la société dépendît du nombre de celles où on se repand ; il avoit adopté celle de Monsieur & de Madame de Clermac par discernement, il les cultivoit par goût, & leur étoit attaché par la plus sincère amitié. Il parut charmé de me voir. Je vous l'avois promis, me dit-il, que vous me sçauriez gré de vous avoir présenté dans cette maison ; il n'étoit pas possible que ce fût autrement. Je vous avois

dit que vous y reviendriez ; mais j'avois peur de me tromper. Vous me comblez de satisfaction. Est-ce une façon adroite, lui dis-je, Monsieur, de me faire sentir le tort que j'ai de n'avoir pas été vous en remercier chez vous ? Vous avez raison. Mais vous sçavez que depuis ce tems j'ai été fort occupé à suivre une affaire intéressante pour moi : j'ai espéré que vous m'excuseriez. Vous me connoissez mal, reprit-il, si vous me croyez si formalisé ; votre visite ici ne me prouve-t'elle pas mieux le plaisir que vous a fait la premiere, que les protestations de reconnoissance que vous auriez pû

venir me faire chez moi? Il y avoit ce jour là chez Madame de Clermac une Dame jeune & jolie, & un homme vêtu modestement, âgé de quarante ans ou environ. On étoit à jouer quand j'arrivai. J'eus tout le tems de questionner Monsieur Dolmeuil sur ces deux personnes qui n'y étoient pas le jour de ma premiere visite. Je commençai par lui demander quelle étoit la Dame? Sa figure & son âge étoient pour le mien un motif de curiosité très-pardonnable. C'est, me dit M. Dolmeuil, une femme qui a été victime de sa soumission aux volontés d'un pere & d'une mere.

Mademoiselle d'Olſé, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, fut mariée à l'âge de quinze ans. Une charge conſidérable, un gros bien & des eſpérances qu'avoit Monſieur d'Ery, déterminerent Monſieur & Madame d'Olſé à lui donner leur fille. Sûrs de ſa réſignation à leur volonté, ils ne lui parlerent de cet établiſſement, que le jour de la ſignature du contrat. Elle fut mariée huit jours après, en faiſant en vain des repréſentations à ſon pere & à ſa mere ſur le peu de tems qu'ils prenoient pour connoître le caractere de Monſieur d'Ery. L'événement n'a que trop juſtifié les preſſentimens de Ma-

demoiselle d'Olsé. Un an après son mariage Monsieur d'Ery, pere d'un enfant, commença à se livrer aux plus violens excès de toutes les passions, laissant sa femme gémir, mais en secret, de la dureté de ses auteurs. Le pere de Monsieur d'Ery étant mort dans ce tems là, sa succession répara le désordre qui étoit déja dans les affaires de son fils. Celles de deux oncles fournirent successivement à ses folies ; & n'ayant pu engager le bien de sa femme sans son consentement, il est mort il y a trois ans abysmé de dettes. Madame d'Ery restée veuve d'un mari dont elle n'avoit reçu que de

l'indifférence, ou des mauvais traitemens, n'a pas voulu qu'à toutes les épithétes qu'on pouvoit justement prodiguer à son époux, on ajoutât celle de banqueroutier. Elle s'est chargée de payer ses dettes: & sentant que ce projet ne pouvoit s'accorder avec l'état qu'elle étoit obligée de tenir dans le monde, elle s'est rétirée dans un couvent, où elle paye une pension modique pour elle & pour sa fille.

Que cet exemple de devoir conjugal & de tendresse maternelle, doit être rare, dis-je à Monsieur Dolmeuil! Y auroit-il beaucoup de femmes de son âge & de sa figure qui consen-

tissent, par un procédé aussi généreux, à se priver de toutes les douceurs que pouvoit lui offrir le monde? Instruisez-moi, continuai-je, sur celui qui est auprès d'elle.

Monsieur de Volgire, reprit-il, avoit pris fort jeune le parti de la Robe; & sans trop faire réflexion à ce qu'exigoit de lui l'état qu'il avoit embrassé, se livroit aux plaisirs de son âge assez inconsidérément. Il devoit être juge dans un procès qu'un des parens de Monsieur de Clermac avoit pour lors. Le jour qu'il devoit être jugé Monsieur de Volgire arrive au rapport sans s'être trop mis en peine de connoître l'affaire.

De plus ayant passé la nuit, il dormit tandis qu'on la rapportoit. Le mouvement que l'on fit pour aller aux voix l'ayant éveillé, quand ce fut à lui à donner la sienne, il opina du bonnet, & sa voix entraîna la perte du procès. Sorti de l'audience & se souvenant qu'il avoit donné sa voix dans une affaire qu'il connoissoit à peine, il voulut en prendre connoissance. Ses lumieres lui ayant fait voir que la partie condamnée l'avoit été injustement, sa probité lui a fait vendre sa charge qui étoit son plus solide bien; il a remboursé tout le dommage qu'il avoit causé à cette famille, & s'est reduit au be-

soin.

ſoin. Monſieur de Clermac voyant que ſon parent n'avoit pas reconnu la générosité de ce procédé, a cru devoir prendre ſa place. Il fournit à Monſieur de Volgire tout ce qui lui eſt néceſſaire ; & c'eſt un aſſaut perpétuel de grandeur d'ame entr'eux deux, de la part de Monſieur de Clermac pour l'étendre, & de la part de Monſieur de Volgire pour la reſtreindre.

Que la peinture de la vertu eſt puiſſante ! dis-je à Monſieur Dolmeuil. Je me ſens déja l'ami de Monſieur, de Madame de Clermac, & de ceux qui fréquentent leur maiſon. Je n'y ai encore vu que des perſonnes

vertueuſes. Vous n'y en verrez jamais d'autres, me dit-il. La ſociété ne ſubſiſte que par la conformité des caracteres : les vicieux s'ennuïent avec les honnêtes gens, & ceux-ci fuïent la compagnie des autres. Je ſortis avant que les parties fuſſent finies. Comme je m'en allois, Madame de Clermac me dit, que ſi je voulois aller à la Comédie après la rentrée, elle me meneroit : je la remerciai, & promis de me rendre chez elle.

Le lendemain Valmigni vint chez moi le matin ; il me fit des reproches ſur ce que je n'avois pas retourné chez Madame Glaiſeau. Mais j'y ai été

hier, ajouta-t'il; j'ai eu soin de vous excuser, en lui disant que vos affaires ne vous avoient pas laissé un moment; & je me suis chargé de vous y mener souper. Depuis que j'avois été introduit chez Madame de Clermac, je sentois l'utilité du conseil que Madame Glaiseau m'avoit donné. Tout ce que j'avois vu chez la premiere, m'ayant donné lieu de croire qu'elle étoit & qu'elle voyoit la meilleure compagnie; je comprenois que rien n'étoit en effet si précieux pour la jeunesse. La financiere, il est vrai, dans la seule visite que je lui eusse renduë, ne m'avoit pas fait juger d'elle aussi favorablement: mais

je crus que sa société ne lui ressembloit peut-être pas, & que j'y trouverois de ces personnes qui me faisoient chérir la maison de Monsieur de Clermac. J'acceptai la proposition de Valmigni. C'étoit un jeudy; il m'assûra que n'y ayant point de spectacle ce jour-là, la compagnie y seroit brillante & nombreuse. Il me dit qu'il viendroit me prendre, & me quitta.

Je descendis chez mon pere. Il n'y a point de pas indifférent vers le bien, ainsi que vers le mal. Il ne m'arrivoit pas trois fois par mois de dîner avec mon pere; je n'y soupois jamais. Depuis que j'avois vu Madame de Clermac, ré-

fléchissant sur l'attrait que sa société avoit pour moi, & m'en demandant la raison, j'étois forcé de convenir qu'il naissoit des qualités estimables de tous ceux qui la composoient. Mon pere leur ressembloit. Sans les infirmités perpétuelles qui ne lui permettoient ni de voir le monde ni d'en recevoir, il eût été un des plus précieux membres de cette société. Pourquoi sa qualité de pere, qui précisément devoit m'attacher à lui, m'en éloignoit-elle? Quelle injustice! quels sentimens dénaturés! Je croyois n'être que dissipé; j'étois un monstre d'ingratitude. Ces réflexions me déterminerent à dîner avec lui,

& à y demeurer jusqu'à l'heure que Valmigni m'avoit donnée.

Monsieur Dolmeuil avoit fait demander à mon pere s'il pourroit venir passer la journée avec lui. Je fus ravi de sçavoir que je verrois cet ami, auquel je me sentois plus attaché de jour en jour. A peine étois-je entré qu'on l'annonça. Il fut très-empressé d'apprendre à mon pere combien il étoit flaté de ce que j'avois consenti à le suivre chez Madame de Clermac, & combien il auguroit de la satisfaction que j'avois paru y prendre en y retournant. Mon pere le remercia & m'en fit compliment. Rien n'é-

toit perdu auprès de ce tendre pere. Il excusoit mes erreurs, dans l'espérance que j'en reviendrois. Un devoir rempli de ma part le combloit de satisfaction ; une belle action l'eût fait mourir de joie. Encouragé par le plaisir qu'il témoignoit de ce que j'avois été chez Madame de Clermac, comptant y ajouter, je lui dis que Valmigni m'avoit présenté chez Madame Glaiseau, & qu'il devoit m'y mener souper ce soir même. Votre pere, me dit Monsieur Dolmeuil, ne peut pas être aussi flaté de cette connoissance que de celle que je vous ai fait faire. Comment ! lui dis-je, surpris de voir à l'air

de mon pere qu'il penſoit comme Monſieur Dolmeuil, la maiſon de Monſieur Glaiſeau n'eſt-elle pas ouverte à la bonne compagnie, ainſi que celle de Monſieur de Clermac? Avant de vous répondre, reprit-il, ſçavez-vous ce que c'eſt que bonne compagnie? Je crois, dis-je, preſque choqué de ſa queſtion, que tout homme qui ſçait donner aux mots de ſa langue le ſens qu'on eſt convenu qu'ils préſenteroient à la penſée, ſçait ce que c'eſt que bonne compagnie. Par compagnie on entend la réunion de pluſieurs perſonnes; on a attaché à l'épithéte de *bon* une idée de

préférence, de distinction : ainsi, par bonne compagnie, on entend la réunion de plusieurs personnes qui ont des qualités estimables. Et pour vous faire voir en un mot que je le comprens, c'est la société de M. de Clermac. Fort bien, reprit M. d'Olmeuil, vous avez raison. Avec cette justesse d'esprit, vous irez toujours droit à la vérité : il n'y aura que les choses de convention qui pourront vous échapper quelquefois ; & le dommage n'est pas grand. En appréciant les choses, & dans le sens naturel des mots, la société que vous citez est vraiment la bonne compagnie. Mais dans le

monde, il y a deux principes d'où émanent presque toutes les actions; qui sont la réalité & la convention. Les gens sensés & estimables les distinguent, & s'attachent à la premiere; c'est la différence qu'il y a entr'eux & les sots, ou les vicieux. La bonne compagnie est donc vraiment celle qui est composée de gens qui, avec des qualités aimables, évitent le mal, & font tout le bien qu'ils peuvent: mais, pour bien du monde, ces deux points sont difficiles à atteindre.

Il est plus agréable pour beaucoup de gens de voler de plaisirs en plaisirs, que de se retirer chez soi, & d'y vaquer

à ses affaires domestiques. Il est plus commode de se reposer sur des valets de l'éducation de ses enfans, que de s'en charger soi-même. Il est plus fastueux de donner des gages exorbitans à un cuisinier qui met une table en réputation, que de donner la même somme à un homme de mérite qui éleveroit un enfant dans les principes de la vertu. On a des voitures de goût, des chevaux fins, un louvre pour loger deux maîtres, vingt domestiques pour les servir, une table dont la dépense journaliere rachetteroit la vie à mille misérables, des habits dont le prix pourroit servir à en vêtir autant:

c'eſt que la vanité eſt plus fla-
tée par tout cet extérieur, que
de loger, nourrir & vêtir ſé-
cretement l'indigent. Il en
coûte moins de peine pour éta-
ler aux yeux les plus belles
manchettes de chez Madame
Laleu, & les plus nouvelles
boëtes qu'ait fait Ravechel, que
pour nourrir ſon eſprit de la
lecture des anciens & des mo-
dernes. La pareſſe n'eſt point
contrariée de paſſer tous les
jours trois heures à ſa toilette;
elle le feroit, ſi on les em-
ployoit à aller ſolliciter pour
un ami malheureux. Il n'en
coûte rien à l'orgueil, pour
être dur avec ſes inférieurs, in-
ſolent avec ſes égaux, cher-

chant toujours à s'égaler à ses supérieurs; on se croiroit compromis d'être bon maître, homme sociable, & client respectueux. Tous ces défauts manquent rarement d'être accompagnés d'une opinion qui en émane, qui est de se regarder comme un modéle de perfection en tout genre. Chacun de ceux qui en sont chargés, juge un homme digne de faire sa compagnie, à proportion de ce qu'il approche de ce point, ou qu'il l'atteint.

L'amour-propre desiroit une épithéte à ce mot de compagnie; la présomption a fourni celle de bonne, & l'a accréditée: mais la rai-

fon regarde tout d'un œil défintéreffé, & n'en tombera jamais d'accord. Que ce mot de bonne compagnie ne vous en impofe point. On eft convenu que l'opulence & le fafte en étoient la marque caractériftique : ainfi, quand vous entendrez dire d'un homme qu'il eft bonne compagnie, jugez fimplement qu'il a des voitures brillantes, de beaux chevaux, une table fplendide, des habits magnifiques, fauf à revenir, fi fon mérite s'étend jufqu'aux chofes qui le caractérifent.

Je ne fuis cependant pas fâché, reprit mon pere, que mon fils fe trouve à portée de

voir cette bonne compagnie. Quand on a l'esprit juste & le cœur bon, la peinture du vice est aussi utile que celle de la vertu ; le premier inspire du mépris, l'autre de l'estime ; on évite l'un pour s'attacher à l'autre. Néanmoins, continua-t'il en m'adressant la parole, dans le tableau que vous a fait M. Dolmeuil de la bonne compagnie de convention, il n'a pas prétendu qu'exactement tous ses membres fussent chargés de ces ridicules. Quelques-uns, engagés par état ou par bienséance à la voir souvent, sçavent l'apprécier. Mais ils sont aisés à remarquer ; l'exiguité de leur nombre permet

de les compter. Si ceux-là sacrifient aux usages reçus, ce n'est qu'à ceux qui n'intéressent en rien la droiture de leur cœur, ou la solidité de leur esprit. Aucuns des torts ou des ridicules consacrés ne leur échappent, ils les condamnent; & ne pouvant les réprimer, ils sont témoins des sottises de ces êtres végétans, mais ne sont pas leurs complices.

Je ne sçais point, dit alors M. Dolmeuil, quelle est précisément la société de M. Glaiseau; mais le chef de la maison ne peut pas m'en donner bonne idée. M. Glaiseau, graces à M. son pere, n'est pas de ces financiers grossiers, dont

toute

toute la ſcience ſe bornoit à un & un font deux, ôtez deux reſte rien, tels que nos Théâtres & nos Romans nous les ont repréſentés; &, s'il falloit choiſir, j'aimerois encore mieux ceux-ci: Au moins avoient-ils ce gros bon ſens qui aide à la conduite de ſes affaires; & le premier devoir d'un homme étant de remplir celui de ſon état, ils ſçavoient tout ce qui leur étoit néceſſaire pour s'en bien acquitter. Mais M. Glaiſeau le fils eſt d'une nouvelle eſpece de financiers. Né avec un génie auſſi borné, il l'a encore gâté par la prodigieuſe quantité de chimeres auxquelles il s'a em-

ployé. L'opulence dans laquelle il a été élevé lui a paru fort agréable ; les avantages dont elle fait jouir lui sembloient seuls dignes de remplir ses vœux, & ont déterminé son choix pour l'état de son pere : mais trop borné pour prendre des connoissances distinguées, trop paresseux pour prendre celles qui lui devenoient nécessaires, il a fait sa principale étude de copier uniquement le ridicule de quelques originaux que la bonne table de M. son pere attiroit dans sa maison. Il a pris à un Robin, son air empesé, & sa voix traînante ; à un Abbé poupin, le soin de sa figure, à

en Militaire, son goût pour les chevaux & pour les chiens. Mais ce qui lui a paru le plus digne de tous ses soins, ç'a été d'imiter quelques gens de condition, qui faisoient à M. son pere l'honneur de lui emprunter de l'argent. Aussi, pour remplir ce projet, il va aux spectacles, uniquement pour y faire briller sa grace à lorgner. Les recherches les plus exactes, & le prix le plus exorbitant ne lui coûtent rien pour avoir les voitures du goût le plus exquis, les plus grands laquais, & les habits les plus magnifiques de Paris : Et on le voit, avec une confiance peu commune à la roture, pro-

noncer de grands mots vuides de sens ; juger sans connoître, & parler de ses bonnes fortunes. Fier de sa capacité, & se croyant un homme bien partout, il a eu la complaisance pour Monsieur Glaiseau son bon-homme de pere, de se laisser transporter tous les intérêts qu'il avoit dans différentes affaires ; & pour derniere enfin, celle de recueillir sa succession qui a été immense. Elle est venuë fort à propos. Il commençoit à murmurer de ce que son pere ne lui faisoit pas tenir l'état, qu'un homme comme lui étoit obligé d'avoir dans le monde. Son pere commençoit à devenir un

homme fort ſingulier, & plein d'humeur, de trouver mauvais qu'il eût battu & renvoyé un vieux laquais infirme, que ſon pere lui avoit donné après s'en être ſervi quinze ans. Ce valet en effet avoit eu la hardieſſe de lui faire des repréſentations ſur les dépenſes qu'il faiſoit pour une fille. Il n'étoit pas obligé, diſoit-il, d'aller demander permiſſion à ſon pere pour battre & renvoyer un coquin de valet qui lui manquoit de reſpect. Enfin il ſe plaignoit amerement de ce que ſon pere, ſur ſes vieux jours, ſe repentant de n'avoir point fait de bien à ſa famille, le ruineroit, pour un tas de gens de rien qui

ne lui étoient que germains, ou issus de germains.

Je ne m'étonne plus, dit mon pere à M. Dolmeuil, que le vieux Laforêts, quand il venoit régler ses comptes avec moi, m'ait cent fois fait des plaintes ameres sur le changement de sa fille depuis son mariage. Il est bien difficile que le cœur & l'esprit ne se gâtent pas dans la société d'un homme tel que celui dont vous venez de me parler. Ma fille, me disoit ce bon-homme (c'étoit de Madame Glaiseau dont il parloit), a reçu toute l'éducation que j'ai cru pouvoir lui donner. Le gain que j'ai fait dans mon commerce m'a four-

ni les moyens de la faire inſtruire par toutes ſortes de maîtres. Mais, hélas ! que je ſuis mal payé de tous les ſoins que je me ſuis donnés, & de la dépenſe que j'ai faite ! Depuis un an qu'elle eſt mariée, elle m'eſt venu voir deux fois : la derniere viſite qu'elle me rendit, je crus avoir oublié le François, ou qu'elle avoit appris une nouvelle langue ; je comprenois à peine quatre mots ſur une phraſe. J'ai ſçu de ſon oncle de la barbe d'argent, que derniérement une Dame ayant fait compliment à une autre ſur un parement de robe en fourure, & celle-ci ayant dit qu'elle l'avoit pris à la bar-

né d'argent, ma fille s'écria aussi-tôt: Ah, Madame! ne prenez jamais chez ces gens-là; ils vendent un prix exorbitant de très-mauvaises marchandises. Tous ses torts, continuoit-il, ne pouvoient étouffer mes sentimens pour ma fille. Sentant que si j'attendois qu'elle me vînt voir, je serois longtems privé de ce plaisir; j'y allois. Enfin, mon cher Monsieur, la derniere fois que j'y fus, j'arrivai sur les cinq heures: son portier me refusa la porte, disant que Madame n'y étoit pas. Comme j'étois sûr qu'elle y étoit, je dis que je voulois voir ma fille. Je monte; un grand coquin de laquais,

en faiſant un éclat de rire, me tourne le dos pour aller m'annoncer. J'entre. Un petit maître, deux folles & un Abbé, ſe demandent tout bas, en ricannant, qui je ſuis. Ma fille déconcertée laiſſe tomber ſon éventail, pour, qu'en le ramaſſant, on ſe trompât au baiſer qu'elle me donna: & ſans me donner le tems de maſſeoir, elle me dit qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir ma viſite, qu'elle alloit à l'Opera; mais que, pour que nous fuſſions plus long-tems enſemble, il falloit que je vinſſe le matin. Tout cela me fera mourir de chagrin, continuoit-il toujours en verſant quelques

larmes : j'ai encore appris, depuis que je ne la vois plus, qu'elle va ſouvent dîner à Hablon ; & que, pour ne pas paſſer devant notre chantier, elle va par la porte ſaint Antoine, & aime mieux paſſer le bacq à Charenton, elle qui craint l'eau comme le feu. Le pauvre homme l'avoit bien prévu, pourſuivit mon pere ; il n'a pas ſurvécu long-tems à tous ces ſujets de chagrin.

Une partie de-l'après-midi s'étant paſſée à cette converſation, mon pere m'avertit qu'il étoit heure d'aller prendre Valmigni pour nous rendre chez Madame Glaiſeau. Il va ſe donner un ridicule, dit M.

Dolmeuil d'un air ironique. Arriver trois heures avant dans une maison où l'on doit souper! c'est donner mauvaise idée de l'emploi de son tems. N'y arriver que pour se mettre à table, c'est dire, que pour s'être arraché de l'endroit d'où l'on sort, il ne falloit pas moins qu'un engagement aussi indispensable: qu'en vain a-t'on voulu vous retenir; vous vous êtes échappé; & que c'est encore beaucoup avec tant d'importunes sollicitations d'arriver sitôt. Mais, ajouta-t'il, ne vous accoutumez point à sacrifier à tous ces petits usages indifférens, dans la crainte de vous familiariser avec les con-

damnables. Ne vous écartez jamais de la politesse. Je n'entens point par politesse, ces vains complimens que l'on fait sans les sentir, & qui sont reçus sans qu'on les croie; la plupart des gens du grand monde fait de cela le fond de la politesse; aussi tel croit se conduire avec la plus exacte, dont les actions sont des incivilités perpétuelles. Mais je veux parler de cette politesse qui est un oubli continuel de soi, pour s'occuper de ce qui peut plaire aux autres. Quelqu'un en vous priant à souper, vous donne à penser qu'il a du plaisir à vous voir, & qu'il se flate du retour: il me semble que

ce n'est point entrer dans ses vuës que de reculer cet instant; & je ne crois pas que la vraie politesse permette d'y arriver comme un Moine à son réfectoire.

C'est ainsi que M. Dolmeuil prenoit sans cesse occasion de me faire sentir par de solides raisons, le ridicule, ou le vicieux, de ces usages que faussement on appelle le bon ton. Je me reprocherois d'obmettre quelques-unes de ses réflexions. Elles m'ont été si utiles, je lui ai tant d'obligations, que je dois lui en faire honneur en les rapportant. Dans ce moment on vint m'avertir que Valmigni venoit me prendre; nous

nous rendîmes chez Madame Glaiſeau.

Un Robin entroit au même inſtant, & montoit l'eſcalier devant nous. Il étoit déja entré quand on nous annonça. Votre caroſſe n'eſt point de Martin, M. de Valmigni, dit-il à mon ami, avant de lui donner le tems d'aller faire ſa révérence à la maîtreſſe de la maiſon ; vos chevaux ne ſont point courte queüe, & votre cocher ne mene point à l'Italienne. Je n'ai fait que me retourner dans l'eſcalier ; mais ſur toutes ces choſes, j'ai le tact ſûr, je ne m'y trompe point. Valmigni, tandis que j'approchois de Madame Glaiſeau pour lui faire

mes excuſes de n'être pas revenu depuis ma premiere viſite, lui dit modeſtement qu'il avoit les chevaux, le caroſſe & le cocher tels que ſon pere les lui avoit donnés; qu'il pourroit lui déplaire en les changeant; & qu'il s'eſtimoit encore heureux de ce qu'il ne le faiſoit pas aller à pied. Il vaudroit beaucoup mieux, Monſieur, lui dit le Robin; vous auriez au moins la ſatisfaction d'être un jeune & aimable fantaſſin: & dans votre équipage on vous prend pour un vieux Cavalier. Vous êtes bien ſévere, Monſieur le Préſident, dit une Dame qui faiſoit des nœuds; il ne faut point déſeſpérer de la jeu-

nesse. Monsieur de Valmigni est jeune encore, il se fera. Ce ne sont point ses torts qui m'allarment, reprit le Robin; c'est son endurcissement. On lui montre le bien, il persiste dans son goût dépravé. Valmigni déconcerté avoit perdu de vuë le fond de la conversation, n'entendoit plus que les mots d'endurcissement, de goût dépravé; & croyant qu'on lui reprochoit quelque vice, commençoit à trouver fort mauvaises les plaisanteries du Robin, lorsque l'on proposa à M. le Président de faire la chouëtte à la Dame qui venoit de demander grace pour Valmigni, & à moi. Elle se nommoit Madame de Godrécourt. Un Ab-

bé, ſans attendre que la maîtreſſe de la maiſon diſposât de lui, dit que c'étoit ſa folie ce jour-là de faire aſſaut contre deux femmes. Madame Glaiſeau retint pour ſa partie un jeune Colonel & Valmigni. Je l'entendis, en arrangeant les parties, dire à un Officier : Pour vous, Monſieur le Chevalier, je ne vous propoſe point de jouer : car, ajouta-t'elle, en prenant un air agréable, qu'elle jugeoit ſans doute propre à faire paſſer une dureté, vous n'êtes bon à rien. Je n'en avois pas jugé ſi rigoureuſement. Juſques-là j'avois trouvé qu'il ſçavoit ſe taire ; car il n'avoit pas encore parlé, mê-

me dans la querelle faite à Valmigni qui me paroiſſoit plutôt de ſon reſſort que de celui du Préſident. Dans le commencement de notre comete, Monſieur le Préſident ayant eſſuyé cinq ou ſix coups violens, & Madame de Godrécourt ayant voulu plaiſanter, je vis que ce Magiſtrat ne conſervoit pas dans l'adverſité cette liberté d'eſprit, avec laquelle il avoit agacé Valmigni. Mais auſſi en récompenſe avoit-il la fortune gaye : car la nôtre ayant tourné, ce fut un torrent de fades plaiſanteries, l'une n'attendoit pas l'autre. Le déſagrément avec lequel nous jouâmes le reſte de la partie, me fit

naître une réflexion. Le jeu eſt peut-être la ſeule occupation où les femmes ſe permettent des diſtractions ſur leur beauté. L'air d'application & de cupidité altere un peu les graces du plus joli viſage, l'humeur le défigure totalement ; il y a cependant fort peu de femmes qui ne ſoient ſujettes à tous ces mouvemens au jeu. Il faut que l'envie de gagner & la crainte de perdre ſoient bien fortes en elles. Ma compagne de fortune étant préciſement de celles-là, l'attention qu'elle apportoit à ſon jeu me permettoit de m'en repoſer ſur elle, & de m'occuper de ce qui ſe paſſoit aux autres tables. C'étoit par-

tout des sottises qui ne changeoient que de forme. L'Abbé qui accabloit les deux femmes contre lesquelles il jouoit, ne pouvant pas se permettre le badinage indécent sur lequel il étoit monté ordinairement, leur disoit d'un ton de compassion humiliante, que c'étoit trop aussi ; il sentoit combien il étoit désagréable d'être abysmé de cette façon. Le Colonel qui jouoit de la même fortune que l'Abbé disoit que depuis six mois il n'avoit pas tant gagné : La semaine derniere chez le Duc de*** & la Marquise de *** où l'on joue un jeu à faire trembler, il avoit perdu la possibilité; & encore la veil-

le au jeu de la Reine, il avoit joué trois heures à Cavagnol avec quatre tableaux ſans avoir un gros plein.

Les parties furent interrompües par la préſence du maître d'Hôtel. On paſſa dans la ſale à manger, où je vis quatre hommes, dont j'entendis ſortir les caroſſes. Ils n'avoient pas encore paru, ſans doute pour éviter le ridicule de faire mal juger de l'emploi de leur tems. Ceux ci ſe méfioient vraiſemblablement des lumieres de Madame Glaiſeau. Ils tinrent exactement les propos qui ſelon M. Dolmeuil étoient ſous-entendus en arrivant tard. Enfin Monſieur Glaiſeau parut.

Penſant au portrait que m'en venoit de faire M. Dolmeuil ; le bruit que ſes chevaux avoient fait en remiſant, me l'avoit annoncé. Il ſe plaça entre deux jolies femmes. Pendant ce tems là on ne ceſſoit de couvrir la table. Non ; dit le Colonel, parlant à Madame Glaiſeau, ce n'eſt que chez vous que l'on mange auſſi finement. A la Cour exactement on mange pour vivre. Dans les meilleures maiſons de Paris il faut un grand fond d'appétit pour trouver quelque choſe de bon. Mais c'eſt un merveilleux homme que votre cuiſinier, c'eſt un tréſor qu'un homme comme celui-là ! Ah !

ah! dit M. Glaiſeau, M. Romain un de mes confreres en ſentoit tout l'eſſentiel; il a voulu me le débaucher: mais avec de l'argent on en eſt quitte, & ſes gages augmentés de cinquante piſtoles me l'ont conſervé. J'ai encore penſé le perdre, il y a quelques jours, par une petite altercation qu'il a eûe avec le Précepteur de mon fils. Comment, dit l'Abbé, d'un ton ironique, voici une affaire de corps! M. Riſſolé attaque l'Egliſe? Ah! l'Abbé, dit Madame Glaiſeau, c'eſt un air que vous vous donnez, d'y prendre intérêt. Mais, Madame, reprit-il, ſans avoir l'eſprit de parti, ces choſes ſont faites

pour remuer l'ame la plus léthargique. Je brûle de sçavoir comment s'est terminée cette dispute. Le Précepteur de mon fils, continua M. Glaiseau, s'est venu plaindre à moi des procédés vifs de M. Rissolé; & ce dernier m'a dit, qu'il ne pouvoit plus rester chez moi, si je ne lui faisois justice. Sans vouloir trop approfondir la querelle, j'ai dit à M. l'Abbé que je trouverois tous les jours des Précepteurs pour mon fils, mais que je remplacerois difficilement M. Rissolé, que cette sagh décision, je crois, m'attace pour la vie. Voilà un souper qui la rend bien judicieuse, dit une des femmes qui étoit auprès

près de M. Glaiſeau. Et s'adreſſant à l'Abbé : Je vous demande pardon, M. l'Abbé, ſi je vous manque de reſpect. Tant mieux Madame, reprit l'Abbé ; à charge de revanche.

Pendant tout ce tems là je faiſois une réflexion. M. Glaiſeau étoit entré, s'étoit aſſis ſans prendre garde à moi ; c'étoit tout ſimple. Mais en parlant, il me regardoit quelquesfois, avec un ſourire qui vouloit me dire de trouver ſes propos fort plaiſans ; & cela d'un air de connoiſſance, lui qui ne m'avoit jamais vû. Je jugeai de-là qu'apparement il ſe trouvoit ſouvent à ſa table des gens qui étoient dans le même cas

que moi. Je ne me trompois pas. Je me trouvois placé entre un de ceux qui étoient arrivés comme on servoit, & l'Officier qui n'avoit pas joué. Le premier me demanda vers le milieu du souper, comment s'appelloit le maître de la maison, & où il étoit. Je ne pouvois m'empêcher de trouver plus sage l'usage de M. de Clermac, de ne vivre qu'avec des gens de l'amitié & de la façon de penser desquels il étoit sûr. N'échappe-t'il pas assez de sottises aux hommes en public? Dans leur maison du moins elles pourroient être ignorées; & ce seroit autant de diminué sur le nombre. Pourquoi y rece-

voir des gens qu'on ne connoît point, qui n'ont aucune intérêt à les cacher, bien plus qui payeront leur bienvenuë ailleurs en les divulguant.

Le ſouper étoit déja avancé. M. le Préſident, dit Madame de Godrécourt, vous êtes au fait des affaires du Parlement; eſt-il vrai que la petite Préſidente ait quitté le Commandeur? Elle le dit, Madame, reprit le Préſident d'un ton myſtérieux: mais ſes ennemis lui refuſent cet avantage; & je ſçais de bonne part que le Commandeur voyoit depuis huit jours une Conſeillere de notre Chambre, quand la Préſidente a rompu. Ah! pour ce-

la, non, Préſident, reprit Madame de Gamelais, que M. Glaiſeau ſéparoit de Madame de Godrécourt : non, vous êtes mal informé. Pourquoi refuſer à la pauvre Préſidente la gloire d'avoir quitté ? c'eſt vraiſemblablement la derniere fois qu'elle aura cet avantage ; ne le lui enlevez point. Ne voyez-vous pas, Madame, dit l'Abbé, que c'eſt la folie des Généraux qui tient le Commandeur? quand ils ont été battus, ils diſent qu'ils ont fait une belle retraite. Au fond la datte n'y fait rien. J'aime l'ordre moi. La Préſidente eſt quittée pour une Conſeillere, tout eſt en regle. Il n'y a point eu de paſſe-

droit ; c'eſt le principal. Mais à propos, dit M. de Valate, un des quatre qui étoient arrivés tard, on dit très-ſérieuſement, & on m'a aſſûré que la danſeuſe du pas de trois du dernier Opera, a eû une querelle ſanglante avec le pauvre Marquis de***. Le Marquis, en la prenant, s'étoit ſoumis à la loi qu'elle lui avoit impoſée. Elle s'étoit réſervé trois ſoupers par ſemaine. La foi des traités doit être ſacrée, reprit l'Abbé ; le Marquis a tort, s'il a voulu les enfreindre. Préciſément ; continua M. de Valate, le Marquis formaliſé, non pas d'un ſouper, mais de ceux avec leſquels elle l'avoit fait, s'en eſt plaint à

elle: en vain a-t'elle rappellé ses engagemens, le Marquis étoit monté sur un ton d'humeur insupportable. La danseuse impatientée, voyant que le jaloux Marquis n'étoit pas convaincu par la force de son raisonnement, lui a laissé sur le visage des traces de celle de ses doigts. Cette fable tombe d'elle-même, dit alors M. Glaiseau. Je ne sçaurois souffrir, dit-il, qu'on se plaise ainsi à noircir les personnes les plus exemptes de blâme. Il n'y a peut-être rien de si irréprochable que.... Pour vous prouver combien ce bruit est peu fondé, moi qui vous parle, j'ai causé avec elle à la premiere représentation

tout le tems qu'elle n'a point dansé. Le Marquis est arrivé au troisiéme acte, son visage étoit intact, il a embrassé.... Leur union étoit celle de deux tourterelles, & le Marquis vouloit me mener souper avec elle à son salon de Chaillot; mais j'avois disposé de ma soirée.

Tous ces propos me faisoient naître une foule de réflexions. Comment! disois-je, la Présidente, peut-être sans fondement, vient d'être déchirée unanimement; on ménage une danseuse! Il ne s'est trouvé que des traits contre une femme dont l'état est d'être vertueuse; une qui porte le honteux privilége d'être vicieuse trouve un dé-

asenseur ! De-là regardant Mademoiselle Glaiseau, qui baissoit les yeux sur ses bras qu'elle enveloppoit de sa serviette pour avoir une contenance ; quelques sourires qui lui échappoient me prouvoient qu'elle ne perdoit pas un mot de la conversation, & me faisoient croire qu'elle avoit au moins une profonde théorie des causes dont on rapportoit les effets. L'attention avec laquelle je la regardois, me menoit à la plaindre, sans la condamner. Je m'en prenois à ses auteurs. En effet, tenir de pareils propos devant sa fille, dont la premiere & la plus solide qualité doit être un cœur pur & l'amour

mour de la vertu. N'eſt-ce pas familiariſer ſon imagination avec des excès, auxquels ſon état de fille mettra peut-être un frein? mais elle regardera indubitablement l'état de femme comme une autorité pour ſe les permettre. Il eſt vrai que Monſieur & Madame Glaiſeau en me découvrant ce nouveau tort, en perdoient un dans mon eſprit, dont j'ai déja parlé, qui eſt de ſe repoſer ſur des domeſtiques de l'éducation de ſes enfans. Que Monſieur & Madame de Clermac euſſent eux-mêmes pris ſoin de l'éducation de leur fille, perſonne ne pouvoit s'en acquitter mieux qu'eux; M. & Me. Glaiſeau,

en abandonnant ce ſoin à une gouvernante, ſe faiſoient juſtice. Leur fille ne couroit riſque que d'être auſſi mal élevée qu'elle l'eût été par eux, & ils ſe débarraſſoient d'un emploi génant. Je cede malgré moi au penchant qui me porte à la réflexion. Je les ſubſtitue à mille petits riens, qui ſe dirent pendant que je m'y livrois, & qu'elles me firent perdre. Mais, qui ſçaura apprécier toutes ces agréables fadaiſes, dont le plus court ſouper fourniroit un gros volume, n'imputera point ce larcin à mon amour propre. Je donne à des choſes ſenſées la préférence ſur des folies; ce n'eſt point être trop avantageux.

Une queſtion troubla mes réflexions. Comment avez-vous trouvé l'Opera, dit un des convives à M. Glaiſeau? Je m'en rapporte à vous; vous n'êtes point partial. Faut-il vous parler vrai, répondit ce dernier? Puis mettant ſa main horiſontalement ſur ſes lévres, & baiſſant la voix: Déteſtable. Ah! Monſieur, on ne condamne point quelqu'un ſans l'entendre, reprit vivement Madame Glaiſeau. Vous nous avez dit à l'inſtant que vous aviez cauſé avec la petite Danſeuſe tout le tems qu'elle n'avoit pas danſé. Vous croyez me confondre par-là, dit d'un air ſuffiſant M. Glaiſeau, point

du tout ; je ſuffis à plus d'une choſe à la fois. Je m'y ferois tuer. Il eſt déteſtable. La caverne de Poliphême (il s'agiſſoit d'Acis & Galathée) étoit à faire horreur. Le char a reſté une mortelle minutte de trop ſur le théâtre. Jeliote y eſt cependant fort bien, dit Madame de Godrécourt. Chaſſé doit y être au mieux. Quelle force ! quelle nobleſſe ! Cet Acteur remplit le théâtre, dit la financiere d'un air pénétré de ce qu'elle diſoit : je connois ſon rôle : je ſuis déſolée que mon rhume m'ait empêché de le voir. Madame, je vous récuſe, dit inſolemment le Préſident, d'un air à vouloir être pénétré ;

vous préférez les baſſes-tailles aux hautes-contres. C'eſt un goût ſage, s'écria l'Abbé: & voulant paraphraſer la penſée du Préſident, ſi j'avois eu l'honneur d'être femme, continua-t'il, j'aurois préféré Hercule à Adonis. Vous n'avez pas le ſens commun, l'Abbé, lui dit une des femmes auxquelles il faiſoit la choüette, nommée Madame de Colbale: Quel radotage! parler d'Adonis quand il eſt queſtion de Poliphême. A propos de Poliphême, dit bruſquement le financier, ce rocher qu'il roule ſur Acis eſt du dernier ignoble. Oh! pour celui-là, on n'en ſçauroit diſconvenir, reprit l'Abbé; c'eſt

un charretier qui jette une pierre à un petit poliçon. Ah ! c'eſt frappant, l'Abbé, dit en riant méthodiquement Madame de Colbale ; mais c'eſt qu'il a raiſon, c'eſt exactement cela. Enfin on doit juger d'une piéce par la maniere dont elle eſt ſuivie, continua M. Glaiſeau. Les deux Portiers étouffés à une piéce de Scudery, avoient ſans doute appris à notre juge impartial à juger de la beauté d'une piéce par l'affluence des ſpectateurs. Je ſuis certain, pourſuivit-il, qu'à la prochaine repréſentation, les Loges ne ſeront pas parées. On m'a cependant aſſûré que cet Opera n'a jamais été ſi bien

remis, dit Madame Glaiſeau. C'eſt mon ſentiment, reprit l'Officier qui étoit près de moi. J'ai le triſte avantage de l'avoir vû remettre pluſieurs fois; & je n'en abuſe pas, en préférant par humeur le paſſé au préſent. Jeliote & Chaſſé ne me font point regretter Murer & Thevenard. Mais, Monſieur, dit M. Glaiſeau aux abois, cet Opera eſt de Lully. Eh bien, Monſieur, le nom de ſon Auteur doit-il entraîner ſa chûte, reprit l'Officier? C'eſt une ingratitude horrible de condamner un Opera ſur le nom de celui à qui nous ſommes redevables de ce genre de ſpectacle. C'eſt donc un défaut, conti-

nua-t'il, de juger des choſes par les ſenſations qu'elles excitent, ſelon qu'elles affectent; & cela ſans acception de tems, de lieux, ni de perſonnes ?

Au ſilence que cet Officier avoit gardé juſqu'alors, & plus encore au bon ſens qui regnoit dans le peu qu'il venoit de dire, j'étois charmé que le tems fût venu enfin d'entendre parler raiſon ; mais elle n'étoit pas là de ſaiſon : Madame de Godrécourt avoit déja baillé fort impoliment à la premiere phraſe ſenſée qui eût échappé depuis qu'on étoit à table. Elle ſe tourna du côté de M. Glaiſeau ; & examinant ſon habit qui étoit vraiement des

plus riches que j'eusse jamais vûs, Ah! Monsieur, vous êtes rayonnant, lui dit-elle. Voyez, Madame, s'adressant à Madame de Gamelais, avec quelle intelligence cette broderie est jettée. Mais c'est qu'il est beau & agréable, reprit celle-ci. Monsieur, s'écria-t'elle, d'un air stupéfait, cela doit coûter la rançon d'un Roi. Ah! d'un Roi, pour rire, dit spirituellement M. Glaiseau en riant dans ses épaules; vous ne voyez rien en comparaison de celui qu'avoit le Duc de..... à la premiere représentation: ce seroit toute mon ambition d'en avoir un pareil; mais on ne peut rien tirer de son Brodeur.

C'eſt un homme d'un mérite ſingulier, dit-il en prenant le ton ſérieux; & je crois entre nous que le Duc l'occupe exprès toute l'année, pour qu'il ne travaille point pour d'autres.

Pendant l'examen de l'habit de M. Glaiſeau, on avoit ſervi le fruit. A ce ſpectacle, tous les convives qui, depuis long-tems bailloient dans leur ſerviette, prirent un air guai pour ſe perſuader mutuellement, & peut-être eux-mêmes, qu'ils s'amuſoient beaucoup. On preſſa Mademoiſelle Glaiſeau de chanter; elle pria Madame de Gamelais, qui avoit de la voix, de l'encoura-

ger en chantant la premiere, ſe plaignit d'un rhume affreux, quoiqu'elle n'eût pas touſſé de la ſoirée, dit enfin tout ce qu'il falloit pour que l'on jugeât que ſa timidité & ſon rhume prétendu nous feroient perdre la moitié du volume de ſa voix. Elle capitula, en diſant à Madame de Gamelais, qu'elle chanteroit avec elle *un Duo de la Garde*, & qu'après elle chanteroit ſeule à demie voix. Le duo véritablement fut fort bien chanté. Lorſqu'il fut fini, Mademoiſelle Glaiſeau, ſollicitée de ſatisfaire à ſes engagemens, chanta une chanſon, qui me confirma dans l'idée que j'avois priſe de ſa théorie;

& cela en minaudant beaucoup de la bouche & des yeux, annonçant avec affectation les consonnes de la gorge, ou des lévres, avant de les prononcer : & j'appris par les mots de divin, comme un ange, à ravir, qu'on lui prodigua après sa chanson, qu'elle chantoit avec ame, & que c'est là ce qu'on appelle le goût du chant. Enfin, après trois mortelles heures, on quitta la table ; on acheva les parties. Il étoit fort tard lorsqu'elles furent finies. J'attendis Valmigni qui me paroissoit fort ennuyé d'une conversation qu'il avoit avec Madame Glaiseau. Lorsqu'il fut libre, je le pressai de sortir :

nous descendîmes, laissant encore le reste de la compagnie qui ne pensoit point à se retirer. Si-tôt que je fus seul avec Valmigni, Ne croyez pas, lui dis-je, que je vous aye sollicité de sortir pour nous séparer. J'ai à vous questionner sur toutes les choses & toutes les personnes que nous avons vuës ce soir; le desir que j'ai d'être éclairci sur tous les points qui m'intéressent, ne me permet point de vous quitter que vous ne m'ayez satisfait. J'étois moins éloigné que lui, il monta chez moi.

Valmigni avoit quelques années plus que moi. Il avoit de l'esprit & le cœur bon. Fils



d'un pere qui possédoit une charge considérable dont il devoit être un jour revêtu, il étoit à portée de voir ce qu'on appelle la meilleure compagnie de Paris ; il la voyoit en effet. Il étoit de ces esprits indécis, qui sentant les ridicules, quelquefois les foudroyent avec humeur, & souvent s'y ployent lâchement. Il avoit des huitaines pour voir de bonnes maisons, un mois de suite il voyoit les filles de l'Opera ; c'étoit dans cette compagnie que je m'étois lié avec lui. Quand nous fûmes arrivés chez moi, De l'ordre, lui dis-je. Commencez, je vous prie, par me dire quel est l'Abbé,

& successivement toutes les personnes avec qui nous avons soupé. Je vous dispense de me parler du Maître & de la Maîtresse de la maison. Mr. Dolmeuil & mon pere ne m'ont rien laissé à desirer sur ce qui les regarde.

L'Abbé Dijonville, me dit-il, cadet de Normandie, a pris le seul parti qui lui convenoit; il s'étoit d'abord trompé dans le choix d'un état. Il avoit voulu servir, espérant qu'il pourroit réparer par-là le caprice du sort qui, en le faisant naître cadet, l'avoit fait naître sans bien. Mais quelques affaires qu'il se fit dans le Corps où il étoit entré; & dont il se tira

ſort mal, lui ouvrirent les yeux ſur ſa mépriſe. Un oncle, gros Bénéficier, qui l'avoit élevé, en lui réſignant ſes bénéfices, lui ouvrit une porte honnête pour quitter ſon premier état; & il n'a de l'Abbé que ce qu'il avoit de l'Officier, je veux dire l'uniforme. Avec cet habit il ne lui a point fallu vaincre trois défauts dominans qui ſont en lui. Il eſt vain; ſon habit le met de niveau avec le Duc, le Financier, ou le Robin. Il a de l'humeur; il peut lui donner carriere: les hommes du monde regardent tout ce que diſent & font ſes ſemblables comme ſans conſéquence. Si par hazard il s'échappe un peu trop,
il

il court riſque tout au plus de ſe faire menacer d'être jetté par les fenêtres ; mais l'impunité de ſes confreres le raſſûre. Il n'y a point de jours qu'on n'en menace quelqu'un de cet accident ; & il y a peut-être cinquante ans qu'on n'en eſt venu à cette extrémité. Il eſt lâche ; mais ſes affaires de cœur n'étant qu'avec des femmes, la maniere dont il vit avec elles doit faire préſumer qu'il s'en tire bien. Je vois des hommes piqués injuſtement de la préférence que les femmes lui donnent ſur eux, & ſe plaindre amérement d'être ſacrifiés à un petit colet. Rien n'eſt ſi naturel, ſelon moi, que

cette préférence. L'Abbé a préciſément leurs goûts, leurs inclinations, leur frivolité, ne differe d'elles que dans un point, & cela pour leur plaire davantage. Son humeur ſe monte ordinairement ou folâtre à l'excès, ou ſombre juſqu'à la brutalité, ſuivant qu'il a été ſatisfait ou mécontent de ſon tein. Si par haſard il s'eſt levé ſans nuage, on voit ce ſoleil monter ſur ſon char, partir, éclairer, briller, échauffer tous les lieux qu'il va parcourir, & précipiter enfin ſa courſe, non dans le ſein de Thétis, mais dans les bras de quelque folle à laquelle il a tourné la tête; ſemblable à

l'aſtre qui nous éclaire ; avec cette différence, que l'Abbé commence ſon mouvement diurne, quand le ſoleil eſt prêt à finir le ſien. Je connois l'Abbé Dijonville maintenant, dis-je à Valmigni, comme ſi j'avois paſſé ma vie avec lui. Satisfaites, je vous prie, ma curioſité, ſelon les dégrés d'intérêt que je prends aux perſonnes. Madame de Gamelais marche directement après l'Abbé.

Madame de Gamelais, reprit mon ami, eſt femme d'un homme jadis ſous-fermier. Sa maiſon a été aſſez opulente, tant qu'ont duré les différens baux dans leſquels ſon mari étoit

intéressé. Mais dans le cours de sa prospérité, M. de Gamelais ayant perdu la protection qui la lui avoit procurée, à chaque expiration de bail son revenu diminuoit considérablement : tous ayant enfin expiré sans qu'il ait pu rentrer dans aucune affaire, & ayant vécu en conséquence de son revenu financier & non de son revenu réel, il s'est vu réduit à ses fonds, dont la moitié appartenoit à un de ses intimes amis qui les lui faisoit à 8 ou 9 pour cent, & par conséquent hors d'état de tenir maison. Il auroit pu cependant, avec ce qui lui restoit, en avoir une qui pour un homme de bon sens eût été

préférable à la premiere, en ce qu'elle n'auroit plus reçu que ses véritables amis, & non un tas d'ames viles, dont le nombre diminuoit avec ses revenus : Mais Madame n'ayant point voulu consentir à vendre ses diamans, ses chevaux, son carosse, se borner à une femme de chambre, & perdre deux pouces sur la taille de ses laquais, ils sont obligés d'aller jouer chez les autres le rôle que bien des gens jouoient chez eux. Ils vont périodiquement de table en table, & coulent à fond toutes leurs connoissances, avant de revenir dans la maison par où ils ont commencé la marche. Enfin M. de Ga-

melais pour porter par tout avec elle quarante mille francs d'argent mort, eſt obligée de faire tous les jours un effort de mémoire prodigieux pour ſçavoir où elle doit ſouper.

Il eſt vrai que, ſi cette habitude pouvoit être excuſée, elle doit l'être par l'ordre que ces deux époux y apportent. Tous les matins le premier ſoin de Madame en s'éveillant, eſt d'envoyer dire à Monſieur la maiſon où elle ſoupe; ſon mari entend ce que cela veut dire, & a l'attention de n'y point multiplier les êtres ſans néceſſité. C'eſt-à-dire, dis-je à Valmigni, que leur premiere occupation eſt de ſonger à s'éviter. Exacte-

ment, reprit mon ami; & regardés de ce côté, Monsieur & Madame de Gamelais doivent paroître bien extraordinaires: mais ce qui se passe journellement dans tous les cercles, justifie presque leur attention à s'éviter. Autrefois, dit-on, pour former les liens du mariage on cherchoit la convenance des caracteres, l'assortiment des états; fondé sur l'estime, il étoit déterminé par le goût & l'inclination; on n'avoit d'autre but que de jouïr des douceurs attachées à cet heureux assemblage, & de couler des jours purs & tranquilles avec une femme qu'on estimoit & qu'on aimoit: Maintenant le but de

cette cérémonie étant uniquement d'unir, non deux personnes, mais deux revenus qui séparés ne pourroient suffire au faste de chacune des deux parties contractantes, vous sentez bien qu'il ne faut pour cela ni convenance de caracteres, ni estime mutuelle, ni inclination. Que le mari ait des maîtresses, & la femme des amans, c'en est une suite presque nécessaire. Or, pour ne point perdre de vüe la justification de Monsieur & Madame de Gamelais, je trouve qu'en s'évitant aussi soigneusement, ils se dérobent mutuellement la vüe de choses affligeantes, au moins pour l'amour propre. Ne sont-

ils pas en effet plus excuſables que mille autres époux? Si le mari cherche à ſéduire quelques femmes, & que la femme reçoive l'hommage de quelques hommes, au moins chacun d'eux en particulier eſt moralement ſûr de ne point donner cette mortification à la ſeule perſonne, qui ſeroit en droit de le trouver mauvais. Vous avez raiſon, dis-je à Valmigni : mais ce n'eſt qu'un tort de moins. Comptez-vous cela pour rien, me répondit-il? Il faut ſe ployer aux circonſtances, & tirer parti de tout. Parmi les gens du grand monde, un eſprit droit, ſenſé & conſéquent étant preſque un être de raiſon,

il faut sçavoir gré à ceux qui n'ont pas tous les torts qu'ils pourroient avoir. Ah! lui dis-je, tandis que je me rappelle une exagération outrée, qui m'a frappé, parlez-moi, je vous prie, de Madame de Godrécourt.

Avant de vous parler d'elle, je crois, dit mon ami, devoir vous mettre au fait de ce qui vous a si fort surpris. Il est de l'extrémement bon ton, d'employer les grands mots aux petites choses, & les petits aux grandes: Ainsi, un habit coûte la rançon d'un Roi. Une terre de cinq cent mille livres est une petite misere; on a voulu satisfaire une fantaisie; elle ne rap-

porte que mille écus; mais on l'a eûë pour rien, on n'a pas payé le château: une boëtte mauſſade, mais qui n'a pas encore parû, eſt du dernier beau: la Mérope de Voltaire eſt aſſez jolie: la navette d'une Dame s'embrouille en faiſant des nœuds, c'eſt une perſécution, c'eſt une deſtinée: une autre eſt outrée, déſolée, elle ne s'en conſolera jamais, Mademoiſelle Bontret a comblé ſa parure de ſoucis d'hannetons, la faveur nuée y eût fait à ravir: une tante à ſucceſſion eſt morte; je ſuis faite pour les contradictions, dit la niéce; elle a bien mal pris ſon tems, je ne pourrai pas aller demain à la piéce

nouvelle. Mais revenons à Madame de Godrécourt.

Mademoiselle de Verziliers fille de condition fut mariée à M. de Godrécourt, homme de bonne maison, & assez avancé dans le Service. Le mari de Mademoiselle de Verziliers, quoiqu'avec de la naissance, n'étoit cependant d'une famille ni assez connuë, ni assez illustrée, pour faire paroître sa femme à la Cour, avec l'agrément dont jouissent celles, ou qui y sont attachées, ou qu'un nom connu appelle nécessairement à ce lieu respectable. Elle avoit été mariée aux approches de la guerre: ainsi après avoir été présentée à la Cour, pour lui

faire sentir par cet honneur le prix du mariage qu'elle venoit de faire ; pendant tout le tems de la guerre elle passa celui de la campagne dans une de ses terres, à entretenir son Curé & trois épais Gentillâtres des environs, des merveilles de la Cour qu'elle avoit à peine entrevuë. L'hyver, réduite à une pension qui lui suffisoit à peine à payer une femme, un laquais, & à avoir un grand habit noir, elle venoit faire sa Cour, vivant les matins d'une tasse de Chocolat, & quêtant le soir un souper. Une maladie enleva Monsieur de Godrécourt, qui laissa ses affaires en fort mauvais ordre. En bonne ci-

toyenne, elle avoit voulu concourir au bien public en s'engageant pour fournir à son mari le moyen de se soutenir au Service du Roi, que M. de Godrécourt faisoit consister à avoir dix mulets, douze chevaux de main, trois fourgons, une cage à volaille, & un coureur. Madame de Godrécourt pendant son séjour à Paris avoit pris du goût pour la vie qu'on y mene: mais n'étant point assez riche pour jouïr de ses douceurs, elle a trouvé des ressources dans son esprit. Elle fait des affaires; le nom de son mari lui a donné cette facilité: il lui avoit acquis quelque crédit auprès des Ministres; il lui a

assûré l'entrée chez les principaux financiers, dont la vanité est flatée d'avoir à leur table une échappée du salon de la Reine, & qui lui accordent des emplois, pour lesquels elle rançonne ceux qui desirent en être pourvûs. Ah! Valmigni, m'écriai-je, voilà de la perversité! Pourquoi taxer Madame de Godrécourt de cette vénalité? Croyez plutôt qu'amie de M. Glaiseau ou des autres financiers qu'elle voit, elle use des droits de cette amitié pour obliger. Leur amie! reprit vivement Valmigni, elle ne l'est point. Elle tâche à les en convaincre, en louant sans cesse leurs habits, leurs équi-

pages, leur table, leur faste en un mot: mais elle a grand soin d'en dissuader les femmes de condition qu'elle fréquente. J'étois derniérement chez Madame la Duchesse de ***, que mon pere m'avoit chargé d'aller voir au sujet d'une affaire qui la concernoit. Elle m'avoit fait passer dans son cabinet pour examiner des papiers: on lui annonce Madame de Godrécourt; elle me quitte pour la recevoir. La porte du cabinet étoit restée ouverte, & je pouvois entendre tout ce qui se disoit. Vous m'aviez fait espérer ces jours passés, dit la Duchesse à Madame de Godrécourt, que vous viendriez sou-

per avec moi; mais vous avez donné la préférence à deux ou trois financiers: je le ſçais de gens qui y ont ſoupé avec vous. Je ne m'en défends pas, lui dit la Comteſſe: toute injuſte qu'eſt cette préférence, je ſerai pleinement juſtifiée, quand vous ſçaurez qu'ils avoient mis à ce prix un emploi aſſez conſidérable que je ſollicitois. Il faut bien un peu de complaiſance. Elle ne peut avoir un objet plus généreux que celui de faire du bien, dit la Ducheſſe, qui ayant l'ame bonne & élevée, oblige ſans ceſſe avec déſintéreſſement, & non comme Madame de Godrécourt. Qui étoit à vos ſou-

pers, continua-t'elle ? Oh! toute la terre, reprit la Comtesse ! des especes sans nombre! On ne cessoit d'annoncer des noms incroyables ! Encore, dit la Duchesse, qui donc ? Mais que sçais-je, reprenoit la Comtesse ? des Robins, des Trésoriers.... de tous les trésors du monde, des Receveurs Généraux ; je crois que c'est comme cela que cela s'appelle. Un certain M. Glai..... Glai.... Glaiseau, lui dit la Duchesse ? Ah ! oui, justement, repartit la premiere en riant d'une maniere forcée : mon Dieu ! que vous êtes heureuse, Madame, de vous souvenir de ces choses-là ! Oui, M. Glai-

ſeau ! mais, comment donc ! c'eſt un merveilleux que M. Glaiſeau ! Après avoir ainſi tourné en ridicule des gens qu'elle mange tous les jours, la Comteſſe ſortit, avant que j'euſſe fini l'examen des papiers. Jugez ſi j'ai raiſon de vous dire qu'elle n'eſt point amie de M. Glaiſeau, puiſqu'elle rougit de ſçavoir ſon nom. Que je vous ai d'obligation, mon cher Valmigni, lui dis-je ! Voilà donc ce que l'on appelle bonne compagnie ! L'étude des caracteres de ceux qui la compoſent doit la faire fuir. Je ne les charge point, m'aſſûra-t'il. La crainte que j'ai de m'oppoſer à votre repos,

repris-je, vient troubler le plaisir que j'ai à vous entendre. Ah ! nous avons souvent, continua-il, percé des nuits pour des sujets plus légers ; notre conversation peut du moins nous être utile. Ces tableaux doivent faire éviter d'être les copies de pareils originaux. Néanmoins, comme il est en effet fort tard, si vous voulez nous remettrons à demain ce qui vous reste à sçavoir sur nos convives. J'irai vous prendre. Le lieu où je veux vous mener vous sera matiere à nouvelles réflexions. Il me quitta.

Le lendemain Valmigni fut exact ; nous nous rendîmes à ce bois, où trois jours de suite,

vers le commencement du printems, sous le nom d'un acte de dévotion, les Laïs de Paris vont étaler leurs charmes, les hommes faire briller leur faste; & où les femmes font assaut de l'un & de l'autre. Après avoir vu passer & repasser plusieurs fois les chevaux les plus fins, les voitures les plus ridiculement superbes, tout ce que cinq ou six heures de toilette peuvent faire sur des visages de femmes jolies ou laides, je proposai à Valmigni de nous promener dans une allée moins tumultueuse, pour satisfaire à ses engagemens de la veille. En nous écartant de celle où nous é-

tions, nous vîmes dans une route une voiture arrêtée, des domeſtiques au tour, & des femmes à pied; cela nous fit préſumer quelque accident. Nous y tournâmes: en effet, quand nous fûmes aſſez prêt, nous vîmes une caleche très-leſte verſée: mais quelle fut notre ſurpriſe, lorſque nous apperçûmes le Préſident, que ſon habit cavalier, & ſurtout ſon maintien humilié, nous firent juger être l'Automedon qui conduiſoit le char! Nous deſcendîmes; aucune des femmes heureuſement n'étoit bleſſée; mais leur voiture étant hors d'état de leur ſervir, Valmigni leur offrit la ſienne, en

les assûrant que notre dessein étoit de nous promener à pied, & que le chemin de-là à Paris nous tiendroit lieu de promenade. Elles l'accepterent; & M. le Président, qui étoit un peu moulu de sa chûte, fut fort heureux de trouver si à propos l'équipage qu'il avoit si fort critiqué la veille. Lorsqu'ils furent partis, quelle imprudence, dis-je à Valmigni, pour des femmes, de mettre leur vie à la discrétion d'un pareil étourdi! Comment, reprit-il, en plaisantant, c'est un reste de cette candeur, qui fait estimer la réputation à l'égal de la vie: elles abandonnent celle-ci à ses soins, après l'avoit

rendu maître de la premiere. Vous avez cependant raiſon, ajouta-t'il, d'être ſurpris que des femmes ayent confiance en un Robin pour les mener : en un militaire, ſoit. Mais il y a cent à parier contre un, qu'il en réſultera quelque accident, lorſque des rênes & un foüet ſont dans des mains qui doivent tenir la balance de Thémis. En un mot, l'état du Préſident eſt de ſiéger ſur les fleurs de lys, & non ſur le ſiége d'un cocher. Mais, pour ne point perdre de vüe le motif de notre promenade, laiſſons là le Préſident; que la querelle qu'il m'a faite hier, & l'accident dont nous venons d'être témoins, vous

font, je crois, assez connoître, & parlons du Colonel.

M. de Cormalézieres est Gentilhomme, graces à une charge de Secrétaire du Roi, que son bisayeul sur ses vieux jours acheta, il y a environ quarante ans, pour tirer sa lignée de la plus basse roture. Une taille assez grande, des sourcils épais, la jambe passable, des épaules larges, font son plus solide merite. Et il y a lieu de croire, qu'il lui a été utile: Il y a des figures qu'on se plaît à obliger plutôt que d'autres. Quelques femmes, à qui la sienne paroissoit intéressante, lui ont fait avoir le brevêt de Colonel. Sa passion est la bonne

chere, & ſa folie eſt la Cour; quoiqu'il y joüe un rôle fort mince. Il a toujours joüé au jeu de la Reine, & le Roi lui a parlé: il n'en eſt pas le mot; il ne l'a vû que par l'avantage que ſa taille lui donne de voir par deſſus la tête de tous ceux qui doivent paſſer avant lui, & le nombre en eſt grand.

Dans ce moment nous étions au bord d'une route, au bout de laquelle nous vîmes paſſer M. Glaiſeau, qui menoit dans une coquille magnifiquement équippée deux femmes & Madame de Colbale. Sa préſence mena naturellement Valmigni à me parler d'elle. Madame de Colbale, me dit-il, demeuroit

autrefois en Province : mais ne s'y croyant pas placée, elle engagea Monsieur de Colbale à venir demeurer à Paris. Il eut pour elle la foiblesse de troquer l'opulence dans laquelle il vivoit en Province, contre une situation médiocre en cette ville. L'événement a bien justifié sa complaisance. Ce pauvre M. de Colbale ne connoissoit point les usages de Paris ; & étant déja d'un âge à ne plus apprendre, il trouvoit mauvais que sa femme allât tous les jours au bal, aux spectacles, qu'elle ne rentrât qu'à deux ou trois heures du matin. Ou ses infirmités l'empêchoient de partager les amuse-

mens de ſa femme ; ou ils ſa flatoient moins, quand il les partageoit. Il ne pouvoit pas imaginer, que Madame pût avoir toutes les ſaiſons un mémoire de cent piſtoles chez le Sellier, un de ſix cent liv. chez Duchapt, un de trois chez le parfumeur : que ſçais-je ? le ſimple néceſſaire lui paroiſſoit ſuperflu : Celui auquel il avoit le plus de peine à ſe faire, étoit les amans. Tous ſes torts ont engagé Madame de Colbale à l'attaquer en ſéparation de corps & de biens. Elle a patienté tant qu'elle a pû, & ce n'eſt que forcée qu'elle s'eſt portée à cette extrémité. M. de Colbale eſt allé vivre avec ſes

vieux amis en Province; Madame vit à Paris, en partie avec son bien, en partie avec celui des autres; & toutes ses connoissances regardent comme un procédé digne d'une belle ame, de recevoir, d'aider une pauvre petite femme charmante, qui a été malheureuse comme les pierres avec un vilain bourru de mari. C'est exactement ce que vous entendrez dire d'elle dans le monde.

Nous fûmes interrompus par le bruit d'une voiture qui venoit derriere nous. Valmigni y reconnut deux de ses amis, qui lui demanderent quel accident nous avoit mis à pied; il le leur apprit : ils avoient

deux places à offrir ; nous les acceptâmes, & nous rendîmes à Paris. J'étois engagé à souper dans un maison où Valmigni n'alloit point, je le quittai. Quand je fus rétiré chez moi, tout ce que j'avois entendu dire à mon ami me plongea dans une mer de réflexion. Elles m'occuperent une partie de la nuit. Que M. Dolmeuil a raison, me disois-je, de borner les qualités de presque tous ceux que l'on appelle bonne compagnie, aux avantages frivoles que donne l'opulence ! Si encore dans cette bonne compagnie on n'avoit que de la frivolité, de la légéreté, & des ridicules ! Malheureusement il faut que

les hommes ayent des défauts: Ceux-là pour d'autres, il vaudroit autant les leur passer: Mais des vices! il n'y a point d'usage qui puisse les excuser. Puis reprenant chacun des portraits que Valmigni m'avoit faits, il est égal, ajoutois-je, qu'un homme soit attaché à sa figure, ou ne s'en embarrasse pas; mais il ne l'est point que l'Abbé Dijonville, portant un habit consacré à un état respectable, autorise le vice par ses discours & par ses actions, lui qui doit prêcher & montrer la vertu. Il est indifférent qu'une femme ait l'esprit assez petit, pour faire plus d'acueil, pour estimer plus même, celui qui

se fait traîner dans une voiture brillante, que celui qui va à pied; mais quelle bassesse à elle, d'obliger pour de l'argent, d'aduler, pour se procurer cette facilité, un homme dont elle regarde comme un ridicule de sçavoir le nom! N'est-ce pas le comble de la perversité à une autre, d'être ingrate envers un mari qui n'a eu que de bons procédés pour elle; de mettre à profit une complaisance de sa part, pour se manquer à elle-même & à lui, & le faire mourir de douleur par un éclat, pour lequel il y a si peu de motif valable, qu'il ne devroit jamais y en avoir d'exemple? Enfin dans cette bonne compagnie,

gnie, j'y ai vû des habits magnifiques, à peine y ai-je vû un homme modeste; les femmes ont ébloui mes yeux par leurs diamans, & obscurci mon imagination par leurs propos; j'y ai entendu quelques traits de ce qu'on appelle esprit, on a bien vîte interrompu une phrase de bons sens qu'on entamoit.

Quelques jours après je me rendis chez Madame de Clermac pour l'accompagner à la Comédie; elle m'avoit fait avertir. En y entrant, je sentois de ces mouvemens, dont il est difficile de se rendre compte à soi-même. Je m'en demandois la raison; je ne pouvois

me dire autre chose, sinon qu'ils étoient différens de ceux que j'éprouvois chez M. Glaiseau & dans les autres maisons où j'allois. Dans ces dernieres, de vastes appartemens, le tumulte causé par un domestique nombreux, l'esprit de vertige qui paroissoit regner dans toute la compagnie, m'étonnoit, & tenoit toujours mon esprit en suspens. La tranquillité qui regnoit dans l'autre, mettoit dans l'imagination un calme délicieux, qui lui laissoit toute sa liberté. La richesse des meubles, la magnificence des habits, l'éclat des diamans fatiguoient mes yeux chez le financier : la noble

ſimplicité & de la maiſon & des amis de M. de Clermac, ſimpatiſoit avec mon ame. Il étoit ſorti quand j'arrivai. Les Dames étoient retirées dans leur appartement, pour ſe diſpoſer à aller à la Comédie. M. Dolmeuil y avoit dîné & liſoit ſeul. Bon jour, mon proſélyte, me dit-il, en m'embraſſant; paſſez-moi ce mot; car ſi vous devenez tel que je vous ſouhaite, ce que j'eſpere, je ne pourrai m'empêcher de m'en applaudir. Je me ferai honneur, lui dis-je, d'être votre ouvrage. Si du zéle, de la docilité, & l'envie que j'ai de vous reſſembler ſuffiſent pour y parvenir, augurez-en bien. Au

changement que vos avis ont produit en moi depuis quelque tems, j'espere de la suite. Ne me les épargnez jamais : si mon âge & ma dissipation en retardoient l'effet, ne vous rebutez pas. Que vous me faites de plaisir, reprit-il ! Avec de pareilles dispositions, vous n'en aurez pas long-tems besoin. Il n'en est pas de la vertu, comme du sçavoir & des talens : Avec beaucoup d'aptitude & une envie décidée, il faut le tems d'acquérir ; on est vertueux si tôt qu'on a la volonté de l'être. Que lisiez vous, lui demandai-je, quand je suis entré ? Un livre excellent, me répondit-il : ce sont les Carac-

teres de Théophraste. Bien des gens prétendent que c'est l'ouvrage & la lecture d'un misantrope: mais doit on s'en prendre à l'auteur? c'est aux hommes. Pourquoi étoient-ils les originaux des portraits qu'ils nous a transmis. S'ils eussent été vertueux, il étoit connoisseur en hommes, il les eût peint aussi fidélement. Cette accusation de misantrope, repris-je, est aussi mal fondée, que si sur ce que je regarderois un tableau de borgnes, de boiteux & de bossus, fait par un excellent peintre, on accusoit le peintre & moi de haïr les borgnes, les boiteux & les bossus: je crains ces accidens, mais ne hais point ceux

qui en ſont affligés : j'admire la perfection avec laquelle le Peintre a rendu ces défauts ; mais je verrois encore avec plus de plaiſir, un tableau des Graces fait par le même Auteur. Je connois ce livre : il a cet avantage ſur le tableau, que quand nous y avons appris à connoître les défauts des hommes, il eſt en nous de nous en garantir ; & par la vûe du tableau, on ne ſe garantit point des défauts qui y ſont repréſentés. Ainſi lire Théophraſte, ne nous apprend point à haïr les hommes, mais ce qu'il faut éviter pour s'aimer ſoi-même.

Les Dames parurent alors, & interrompirent notre con-

versation. Ah ! je me reproche d'être venuë si-tôt, dit Madame de Clermac, en m'adressant la parole. M. Dolmeuil m'a mis dans sa confidence, & m'a fait part des desseins qu'il a sur vous. Il n'est point homme à avoir des distractions sur cet article ; il profitoit certainement du moment qu'il étoit avec vous, pour vous donner d'utiles avis. Il est vrai, Madame, lui dis-je ; mais vous n'y changez rien. Votre présence produit l'effet des discours de M. Dolmeuil, elle inspire le bien ; ainsi je n'y perds point l'utile, & j'y gagne de l'agréable. Ce que je lui disois n'étoit pas de ces vains complimens,

dont j'ai dit plus haut que bien des gens faifoient le fond de la politeffe. Je le fentois, & il n'étoit pas poffible de penfer autrement en voyant Madame de Clermac. Je me fens entraîné malgré moi à détailler plus que je n'ai fait ce qui la concerne. Ma tendre amitié pour elle l'exige de moi.

Madame de Clermac avoit été belle; elle avoit encore de ces figures qu'on ne fe contente pas de foupçonner de l'avoir été, on pouvoit l'affûrer. Un avantage, qui paffe actuellement pour ignoble, n'avoit pas peu contribué à lui conferver cette beauté: n'ayant jamais imaginé qu'il fût du bon

ton de faire dire de soi, » Quel
» dommage qu'elle ait la plus
» mauvaise santé du monde! elle
n'avoit point ruiné la sienne à
percer les nuits, & à ne manger que des drogues. Son visage étoit assez paré des agrémens naturels; elle n'en avoit point accéléré la perte, en leur substituant une beauté factice, & négligeoit cette attention continuelle à grandir un de ses traits, & à diminuer l'autre; attention, que l'on nomme grace à vingt ans, & tic à trente. Il est vrai que les femmes qui lui envioient encore ses charmes à quarante ans qu'elle avoit pour lors, lui faisoient le tort de dire qu'elle

étoit une femme de vingt-cinq ans du siecle passé; mais j'ai entendu dire à des gens impartials de ce siecle-là, que nos femmes de vingt-huit ans en auroient paru cinquante alors. Voilà une digression impardonnable. Je prens occasion de la faire, de la chose qui devoit peut-être le plus m'en éloigner. Parler des femmes d'à présent, quand il est question de Madame de Clermac! Elle étoit donc encore belle; mais ce n'étoit point ce qui flatoit le plus en elle. Une noble vivacité dans les yeux annonçoit celle de son esprit, & accusoit juste. Une agréable sérénité répanduë sur son visa-

ge, y peignoit celle de ſon ame. Ces deux agrémens n'étoient point momentanés, & dépendans de l'inſtant; ils étoient fixes, & attachés à l'enſemble de ſes traits. Quelle altération en effet auroient-ils pû ſouffrir ? Elle ſçavoit apprécier les choſes, & n'étoit affectée que de celles qui méritent qu'on le ſoit. Elle ignoroit totalement beaucoup de cauſes de chagrins qui paroiſſent à d'autres très-réels; & en cela elle étoit fort heureuſe. Ainſi elle n'avoit point d'humeur de la maladie de ſon chien, de la chûte de ſa perruche, pas même quand la Marchande de Modes lui manquoit de parole, & elle

ne connoiſſoit pas la douleur qu'entraîne avec ſoi la perte d'un amant, les ſoins qu'exigent la néceſſité d'en faire un nouveau, & le deſir de le conſerver. Bien des gens regarderont le portrait de Madame de Clermac comme fort déplaiſant, & lui feront ſon procès en deux mots: » Que faire d'un » viſage qui eſt toujours le mê- » me ? « Je ne juge pas comme eux. Mais je n'ai pas le droit de donner trois mots vuides de ſens pour un axiome ; je dois raiſon de mon avis. Pour prouver que cette égalité eſt à rechercher, il ſuffit d'une réflexion que tout le monde peut avoir faite comme moi : nous

nous copions involontairement les uns les autres ; les différens changemens qui paroissent sur les visages que nous regardons, se calquent, si j'ose dire, sur le nôtre : cela est si vrai, que l'homme du sens le plus droit rit d'en voir rire d'autres, sans être au fait de leur conversation, & paroît touché en les voyant pleurer. Sur ce principe, dont l'expérience constate la vérité, toutes les femmes sujettes à ces impressions que leur font leur chien, leur chat ou leur perruche, vous font passer cent fois par jour, en les voyant, de l'humeur à l'impatience, de l'impatience au chagrin. En dépit

des plus zélés ſectateurs de la variété, un viſage d'une douce & agréable uniformité n'eſt-il pas préférable?

L'heure de la Comédie approchoit; nous montâmes en caroſſe pour nous y rendre. Que préférez-vous, dis-je en chemin à Mademoiſelle de Clermac, de la Comédie, ou de la Tragédie? La Comédie, me répondit-elle: l'une & l'autre ſont faites pour inſtruire; mais la Comédie repréſente les actions de la vie privée, la Tragédie celles des Héros; je dois m'inſtruire des devoirs de la vie à laquelle je ſuis appellée, & je crois pouvoir négliger les autres. M. Dolmeuil

avoit entendu ma queſtion, & ſuivi la réponſe de Mademoiſelle de Clermac. Il ſeroit plus conforme, lui dit-il, au bon ton, d'être paſſionnée pour la Tragédie. Je le crois, reprit Mademoiſelle de Clermac; mais j'ai reçu de ma mere des principes deſquels je tâche de ne point m'écarter. Elle m'a appris que ſi malheureuſement j'avois des goûts condamnables, il falloit les cacher; mais qu'il y a au moins de la duplicité à ſe faire honneur de ceux qu'on n'a pas: Préférer la Comédie à la Tragédie, n'eſt tout au plus qu'une erreur, & je puis l'avouer; il y auroit de la mauvaiſe foi ſi, pour me met-

tre à l'unisson, je disois que je préfere l'autre. Que cette candeur & cette simplicité font d'honneur à celles qui la possédent ! & quelle est rare aujourd'hui, que la mode a étendu son empire jusques sur les sentimens & les sensations. J'ai connu deux femmes : l'une craignoit les chevaux au point de se trouver mal au bruit que les siens faisoient en remisant; ce n'étoit qu'avec de grands efforts sur elle-même, & déterminée par sa vanité, qu'elle montoit quelquefois en carosse : le goût des chevaux prit aux femmes; elle entendit dire que Mesdames telles & telles apprenoient à monter; elle

l'apprit

l'apprit aussi, mais en tenant la bride d'une main, & de l'autre un flacon d'eau de Luce: L'autre, simple bourgeoise, pouvoit se dispenser de se mettre au ton, on ne lui en auroit pas sçû plus mauvais gré; elle s'évanouissoit en sentant la plus légere odeur: la fureur des odeurs gagnoit beaucoup dans ce tems-là; j'ai sçû qu'elle avoit quitté consécutivement trois amans, parce qu'ils ne pouvoient souffrir la peau d'Espagne.

Nous arrivâmes à la Comédie: en descendant de carosse, j'entendis sur le balcon un jeune homme qui disoit à un petit Robin: Que cette femme

aye donc des laquais plus grands, ou une berline plus basse. Et le cocher, reprit l'autre en riant beaucoup? Il n'a pas l'air avantageux : c'est de la vieille Robe, continua-t'il; cela demeure dans l'Isle; on n'en sçait pas davantage dans ce pays-là. Nous entrâmes. Quand nous fûmes placés, je demandai à M. Dolmeüil l'explication de ce que je venois d'entendre. Oh! me dit-il, il y a tel de ces petits Messieurs, parlant des deux du balcon, qui feroit un volume pour expliquer méthodiquement cette phrase: mais comme je n'ai pas leur acquit sur ces matieres, je vais vous dire le plus brié-

vement que je pourrai, ce que je n'ai pu m'empêcher de retenir de leurs fadaises.

Il est absolument indispensable aux gens qui veulent être, dit-on, comme tout le monde, d'avoir de grands laquais, une berline basse, sur laquelle ceux-cy puissent jetter leurs bras à la nage; un cocher jeune dont la tête passe l'impériale du carosse, & qui couvre la glace de devant de deux larges épaules. Madame de Clermac, qui n'a point un équipage par air, mais pour l'utilité, exige de la commodité dans un carosse, du zèle & de la probité dans ses laquais, de la prudence & de l'adresse dans un cocher;

en conséquence, elle garde sa berline qui lui est commode, quoique large & haute; ses laquais qui la servent fidélement depuis quinze ans, quoiqu'ils n'ayent que cinq pieds: son cocher a toujours bien mené son pere & elle; le mettra-t'elle à la porte, parce que le pauvre homme a les épaules un peu étroites? Ils ont jugé à ce que je viens de vous dire, que Madame de Clermac est de la vieille Robe, & conséquemment élu son domicile dans l'Isle. Ceci demande encore un commentaire. Ces sages législateurs ont imaginé une distribution des différens quartiers de Paris, de laquelle

ils croyent ſans doute qu'on ne peut ſe départir : accoutumés à ſtatuer ſur les effets ſans approfondir la cauſe, ils ne connoiſſent que deux quartiers où on puiſſe ſe loger, qui ſont le Fauxbourg ſaint Germain & les Places de Vendôme, des Victoires, avec leurs adhérences. Quelques Magiſtrats âgés, connoiſſant le prix du tems, & n'en voulant point perdre inutilement à traverſer tout Paris pour aller à leurs affaires, ſe ſont logés dans l'Iſle; des gens de condition dans le Fauxbourg S. Germain, pour n'avoir pas fatigué leurs chevaux avant d'avoir gagné le chemin de Verſailles, qui a

été long-tems par la pleine de Grenelle; des financiers se sont logés aux environs des deux Places, pour être voisins de l'Hôtel des Fermes. De-là, deux ou trois Robins, qui certainement croyent de très-bonne foi que ces sçavantes spéculations sont ce qui s'appelle connoître les hommes, & étudier les loix de son pays, quatre petits Maîtres & deux folles, ont établi, qu'il ne pouvoit venir de l'Isle que de la vieille Robe; du Fauxbourg saint Germain, que des gens de condition; & des deux Places, que des financiers. Le Marais étoit autrefois le plus beau quartier. De tout tems on a fa-

crifié à la mode : car le siecle de Charlemagne a eu ses petits Maîtres, & peut-être celui de Brunehaud ses petites Maîtresses. Les Hôtels de saint Paul, de Sulli, de Lesdigueres, les édifices de la Place Royale avoient rendu le Marais florissant : depuis, ceux dont cette Ville a été embellie sous le dernier régne, ont un peu dégarni ce quartier ; on dit à présent qu'il est par trop éloigné : il faut faire son paquet pour aller dans ce pays-là ! il n'en vient que des siecles ambulans ! Et il y a tel de ces gens dont je viens de vous parler, qui croyant que le Marais est encore peuplé de ceux qui

l'habitoient du tems de Louis XIII, sont fort étonnés qu'on n'y ait pas des ringraves, des vertugadins, & des colets montés.

Cette conversation nous mena au lever de la toile. On donnoit les Dehors Trompeurs; la maladie d'un Acteur avoit interrompu la Piéce nouvelle. Je ne suis point fâchée, me dit Madame de Clermac, que nous ayons une autre Piéce: je ne suis point avide de nouveauté; je préfere un plaisir sûr, quoique connu, à un douteux dont on me flate: celui que doit faire cette Comédie est certain; la nouvelle pourroit peut-être ne m'en pas faire

autant;

autant. Je fus de son avis. J'avois déja été à cette Piéce, ou pour mieux dire, un jour qu'on la donnoit. Mais je ne l'avois jamais suivie si exactement que je le fis pour lors. Mademoiselle, dis-je à M^{le}. de Clermac, M. Dolmeuil m'a peint ces ridicules-là en prose ; le faste, la frivolité, la dureté du commerce intérieur, le manque d'égards même de ces gens qui se comptent des modéles de solidité, de douceur & de politesse. Je le soupçonnois de m'avoir un peu exagéré leur promptitude à juger sans connoître ; mais il faut qu'elle soit bien reconnuë, pour faire partie d'un caractere au Théâtre.

Le Comte, me dit-elle, & ceux qui lui reſſemblent, n'admettent qu'une ſorte d'eſprit; & les objets auxquels ils l'appliquent, ſont auſſi peu étendus qu'intéreſſans. Mademoiſelle de Forlis ne l'a point, & ne connoît point les choſes qui ſont du reſſort de cet eſprit. Le Comte part de-là, & décide qu'elle eſt bête; c'eſt tout ſimple. Au trait d'ingratitude du Comte envers M. de Forlis, je me tournai du côté de M. Dolmeuil: Ah! Monſieur, voilà un caractere chargé, m'écriai-je! Il n'y a point d'hommes auſſi ingrats. On en voit tous les jours, me dit-il; vous êtes encore bien jeune, je ſouhaite

que vous n'en trouviez point. On dit qu'il eſt beau de faire des ingrats ; mais il en coûte au cœur, & peut-être à l'amour propre du plus honnête homme, qui ſe trouve dans le cas. Je pourrois vous rendre ce trait vraiſemblable, en vous en citant un qui ne lui cede point en atrocité. L'intervalle de la grande à la petite Piéce vous permettra, lui dis-je, de me le raconter. Soit, me répondit il ; ce ſera vous prouver, par un exemple bien frappant, que le ſeul vernis des richeſſes ſuffit pour couvrir l'ame la plus vile, & qu'elles décident uniquement le renom d'être & de recevoir ce qu'on

appelle bonne compagnie. Le cinquiéme Acte étoit déja avancé ; je me rappellai l'exception que mon pere m'avoit faite, lorſque je vis le trait généreux du Marquis qui fait le dénouement de la Piéce. Je ſouhaiterois, dit Madame de Clermac, qu'il n'eût pas été amoureux de Mademoiſelle de Forlis : cela ajouteroit à ſon procédé. Dans ce moment, Mademoiſelle de Clermac s'adreſſa à ſa mere, pour ſçavoir le nom de quelques femmes qui étoient dans les Loges vis-à-vis la nôtre. Je ſaiſis ce moment pour ſommer M. Dolmeuil de ſa parole.

M. Gritan, me dit-il, jouiſ-

ſoit d'une fortune aſſez paſſable en Province ; en partie ſes dépenſes ſuperflues, en partie ſa négligence pour ſes affaires, ſa mauvaiſe conduite en un mot, le mirent dans le cas de fuir la multitude de ſes créanciers en quittant la Province. Il vint à Paris : je fus le premier à qui il s'adreſſa. Son pere avoit été autrefois en relation avec le mien ; il vint réclamer ce titre. Touché de l'expoſition de ſon état, je lui donnai quelques ſecours pour le moment, & lui promis de les continuer, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé l'occaſion de lui procurer un ſort moins triſte, en y employant tout le crédit

que je pourrois avoir. Le hasard me l'a ravie. M. Gritan fondoit des espérances pour le rétablissement de sa fortune sur des apparences bien légeres : quoiqu'elles me parussent telles, je parus m'y prêter, pour ne point augmenter son malheur par le découragement ; & je lui en donnai des preuves convainquantes, en lui fournissant les sommes dont il avoit besoin pour suivre son affaire. Une grande économie pouvoit seule me mettre en état de les lui prêter : car vous sçavez que ma fortune étoit resserrée dans des bornes fort étroites, avant la disposition que mon oncle a faite de son

bien en ma faveur. Mais on est trop heureux de trouver occasion de se retrancher ce qu'on appelle le superflu, pour faire du bien à quelqu'infortuné : ainsi ne me soupçonnez pas de vouloir m'en faire un mérite ; je n'ai jamais cru qu'on pût se glorifier de remplir un devoir ; & celui de secourir l'indigent, m'en paroît un indispensable. Dans ce tems-là une manœuvre qui devoit non-seulement anéantir les projets de fortune de M. Gritan, mais encore le perdre d'honneur, le fit monter au plus haut dégré de l'opulence ; son premier soin fut de chercher à faire oublier l'état misérable duquel il sortoit,

en étalant aux yeux du public la maiſon la plus faſtueuſe en meubles, équipages & vaiſſelle; enfin de ſe procurer la félicité des petits eſprits. Il n'avoit plus beſoin de moi; par conſéquent ſes viſites commençoient à devenir moins fréquentes. Son caractere, que l'adverſité avoit maſqué, ſe développoit. Je n'avois pû le connoître à fond, parce que je n'avois encore jamais fait une réflexion dont je lui ai obligation. Les ames élevées conſervent dans l'adverſité une nobleſſe que bien des gens prendroient pour de la hauteur; il faut être connoiſſeur pour ne s'y point méprendre:

Les ames viles, au contraire, dépendent des circonſtances, ſuivent les caprices du ſort, & ſont baſſes & rempantes dans les revers. J'avois pris les manieres humbles de M. Gritan, pour l'extérieur d'un cœur pénétré de ſa ſituation ; je me trompois. Sa proſpérité le rendit à lui-même : chaque jour étoit marqué par quelque ſottiſe envers les autres, & quelque trait d'ingratitude envers moi. La vuë d'un bienfaiteur & le ſouvenir d'un bienfait ſont importuns aux vicieux : ſur ce déteſtable principe, je ne m'étonne point qu'il ait négligé de s'acquitter avec moi de ce que je lui avois avancé

dans ſa miſere. Mais un trait contre lequel il a fallu m'armer de toute la patience imaginable, c'eſt de m'avoir rendu la premiere victime, non de ſa juſtice, mais de ſon humeur, dans l'exercice d'une charge qu'il a achetée, & qui m'a ſoumis à ſon Tribunal par rapport à ma Terre de Dolmeuil. Avec tant de vices, il ne manque cependant point de trouver nombre de gens qui, tous les jours à ſa table, l'adulent, & cherchent à lui perſuader qu'ils l'eſtiment & l'aiment. Il faut tenir cette hiſtoire de M. Dolmeuil, lui dis-je alors, pour y ajouter foi. J'obmets, me répondit-

il, quelques circonſtances qui noirciroient le tableau ; mais je n'en ai imaginé aucunes pour le charger. La petite Piéce commença ; c'étoit la Pupille. Nous y admirâmes avec quelle adreſſe l'Auteur y a peint un jeune homme confiant & préſomptueux ; l'eſprit ſenſé & modeſte, qui doit être le caractere d'un homme fait ; & cette inclination à ſe flater & à retourner ſur ſes pas, ſi naturelle aux vieillards. Nous ſortîmes, & retournâmes chez Madame de Clermac qui m'avoit invité à ſouper. Il ſe paſſa à faire quelques réflexions détaillées ſur la Piéce. Il y avoit bien peu de monde à la Co-

médie, dis-je à M. de Clermac ! Ah ! c'eſt tout ſimple, me dit-il. Bien des gens n'ont de l'ordre que dans les choſes où il eſt fort indifférent d'en avoir. Il y a quatre mille ames à Paris, qui croiroient faire une faute très-eſſentielle d'aller aux François le Mardi, à l'Opera le Dimanche, & le Vendredi aux Italiens. Eſclaves de l'ordre établi, ils croyent ſe devoir le Lundi aux Italiens, le Vendredi à l'Opera, & le Samedi aux François. D'ailleurs on avoit affiché la Piéce nouvelle pour aujourd'hui ; & ils ſe feroient taxer d'avoir du foible pour la vétuſté, s'ils alloient à une Piéce après les

deux premieres repréſentations. Elles ſont ordinairement ſi tumultueuſes, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ſuivre l'intrigue de la Piéce, encore moins d'appercevoir les beautés de détail: mais leur but n'étant point de l'entendre, mais d'y être vûs, & de pouvoir dire qu'ils y ont été, il ſe trouve rempli. Le ſouper finit. Monſieur & Madame de Clermac devoient partir le lendemain pour la campagne. M. Dolmeuil me dit qu'il falloit nous retirer de bonne heure; il m'offrit de me remener. Je pris congé de Madame de Clermac, en l'aſſûrant que ſon abſence me préparoit bien du vuide à Pa-

ris. Il ne tiendra qu'à vous, me dit-elle, Monſieur, que nous ne ſoyons pas privés tout ce tems du plaiſir de vous voir. Venez goûter avec nous ceux de la campagne : vous ajouterez aux nôtres. M. Dolmeuil, lui dis-je, Madame, voudra bien ſe charger de m'y préſenter : je vous quitte très-impatient de le ſuivre. Nous partîmes.

M. Dolmeuil me parla en chemin de mon ſouper chez M. Glaiſeau, & me demanda quels étoient les convives ? Je les connois preſque tous, lui dis-je, comme ſi j'avois beaucoup vêcu avec eux ; Valmigni me les a fait connoître,

excepté un nommé M. de Valate, deux ou trois perſonnes venuës avec lui, & un Officier, qui m'a ſemblé être un homme modeſte & de bon ſens. Quel eſt cet Officier, me demanda-t'il? C'eſt un homme de cinquante ans à peu près, lui répondis-je, d'un extérieur ſimple, & qui n'a ouvert la bouche que pour dire des choſes raiſonnables. Votre jugement ſur ſon compte, reprit-il, fait raiſon à l'exception que votre pere a miſe à ma regle; lorſqu'il vous a dit, qu'au milieu de la perverſité, il ſe trouvoit des gens eſtimables. Je connois celui dont vous parlez, c'eſt M. de Galzille. Juſtement, re-

pris-je, je l'ai entendu nommer à Madame Glaiſeau.

M. de Galzille, pourſuivit-il, Gentilhomme de Poitou, eſt entré dans le Service fort jeune. L'état qu'il a embraſſé a fait ſa principale occupation. Ne croyant pas qu'il ſuffiſe de deſtiner ſes bras au ſervice de ſa patrie, il a employé ſa jeuneſſe à ſe mettre au fait des manœuvres, des mouvemens d'une armée, à connoître les différentes parties d'où dépendent ſes ſuccès, à acquérir enfin les connoiſſances néceſſaires dans ſon métier. Cet état laiſſe bien des momens libres à ceux qui voudroient les employer. Muni des connoiſſan-

ces

ces utiles, M. de Galzille a profité de son tems pour prendre les agréables. Homme de lettres, Musicien, aimable dans la société, on n'imagineroit pas qu'il a passé sa vie dans les camps. La valeur n'est point en lui tempéramment, mais vertu; elle n'est point féroce, mais réfléchie, & fondée sur les engagemens qu'il a pris avec lui-même, d'être fidéle à la noblesse de son sang, & à l'Etat. Il n'est point susceptible, ni attentif aux gestes & aux regards de ceux qui lui parlent, pour voir si on ne l'offense point. Il n'a jamais outragé personne, il n'imagine point qu'on puisse avoir ce

dessein contre lui ; & plusieurs belles actions de sa part ont prouvé qu'il réserve son courage pour s'en servir contre les ennemis de son Roi. J'ignore quelles raisons peuvent l'engager à voir M. Glaiseau ; mais quelles qu'elles soient, il n'en coûte certainement rien à la candeur & à la droiture de Galzille. Nous arrivions chez moi ; je quittai M. Dolmeuil.

Je me sentois affermi de plus en plus dans la résolution de rentrer dans mes devoirs avec mon pere. Je le voyois à chaque instant, & je le comblois de joye. Soutenu des bons avis qu'il me donnoit, la dissipation n'étoit plus de mon

goût. Je destinois une partie de mon tems à l'étude. J'allois cependant quelquefois chez Madame Glaiseau; je craignois d'avoir jugé légérement, & avec humeur, ce que j'y avois vu dans mes premieres visites. Celles que j'y fis alors me donnerent entrée dans plusieurs de ce qu'on appelle les meilleures maisons de Paris. Ce n'étoit presque partout qu'une répétition de ce que j'ai déja dit, selon les différens quartiers ou les différentes conditions; je trouvois que les ridicules ne varioient que dans la forme. Je sentois combien la maison de M. de Clermac me manquoit. Il y avoit déja deux

mois qu'il étoit à la campagne. Des affaires indiſpenſables l'y avoient appellé avant le tems ordinaire. M. Dolmeuil reçut une lettre de lui, qui l'engageoit à différer encore ſon voyage de quelque tems; ils avoient été obligés de ſe tranſporter à une Terre à quelques lieues de-là, & ils ne devoient revenir à leur maiſon de campagne que vers le commencement de l'automne. Je commençois à ſentir combien il m'en coûteroit pour paſſer ce tems ſans les voir. Je ne me rendois pas encore raiſon du principe de ce vuide que je trouvois à Paris; mais mon cœur déja ſans doute étoit in-

téreſſé au départ de M. Dolmeuil. Une lettre que je reçus dans ce tems-là de M. de Folzelle fit diverſion à mon impatience ; il m'invitoit à l'aller trouver à ſa terre où il s'étoit rendu depuis quelques jours. M. Dolmeuil étoit chez mon pere quand je reçus cette lettre. Je les conſultai tous deux avant de me rendre à cette ſollicitation. M. de Folzelle, me dit M. Dolmeuil, eſt d'une ſociété à rechercher. Homme d'eſprit, honnête-homme, plein de ſçavoir : c'eſt grand dommage qu'il n'agiſſe que rarement d'après lui-même. La foibleſſe qu'il a pour ſa femme, qui eſt bien éloignée de

lui ressembler, l'empêche continuellement de se livrer à son propre caractere. Allez-y, me dit mon pere: au moins les momens que vous pourrez passer avec lui vous seront utiles & agréables. Je fixai mon départ au lendemain. M. de Folzelle possédoit les qualités que disoit M. Dolmeuil: il avoit de plus celle d'être bon ami & protecteur essentiel; car il étoit dans le cas de l'être. Mais complaisant jusqu'à l'aveuglement pour sa femme qu'il adoroit, il ne se conduisoit absolument que par elle.

Madame de Folzelle, jeune & jolie, avoit tous les travers des petites maîtresses, ex-

cepté l'article des amans : ce qui faisoit croire que c'étoit en elle vertu de tempéramment. Elle la faisoit cependant bien valoir à son mari, qui croyoit ne pouvoir payer ce phénomène de trop de complaisances. En conséquence de ce tort de moins, elle s'en permettoit quantité d'autres. Haute, impérieuse, capricieuse, coquette dans ses ajustemens, inconstante dans ses goûts, vindicative, médisante, sans esprit, prodigue de louanges pour les riens, insensible aux bonnes choses, amusée des sottises, ennuyée du mérite ; il falloit la voir avec les yeux de M. de Folzelle pour la trou-

ver aussi aimable. En arrivant, je trouvai la compagnie réunie. Je fus charmé, sinon des gens qui la composoient, au moins de voir qu'il ne me faudroit pas faire de nouvelles connoissances pour quelques jours. Mesdames de Godrécourt, de Gamelais & de Colbale y étoient. Ma joie augmenta, lorsque je vis Valmigni. Depuis deux mois les affaires de son pere le retenoient en Province : en revenant à Paris, il avoit passé par Folzelle pour y séjourner quelques jours.

Le maître de la maison, ou pour mieux dire le mari de la maîtresse, n'étoit pas encore

de retour de la chaſſe. Cet exercice & ſon cabinet partageoient preſque tous ſes momens à la campagne. Madame lui laiſſoit la liberté ſur les occupations qui tendoient à l'éloigner de la maiſon ; mais il étoit obligé de réfléchir ſur les autres, pour ſçavoir ſi elles ſeroient agréables à ſa femme : ainſi donc il pouvoit librement aller à la chaſſe dès le matin. A huit heures du ſoir elle n'avoit pas encore demandé où il étoit. Mais ſi le mauvais tems l'obligeoit à paſſer la journée avec la compagnie, ſa femme arrangeoit dix parties de jeu ſans lui en propoſer une. Son aſcendant le portoit

à venir regarder le jeu de sa femme. Ah! Monsieur, lui disoit-elle, si elle avoit joué deux fois sans comette, vous sçavez que vous me portez un malheur affreux. Il pouvoit choisir l'ombrage le plus épais, & le bosquet le plus sombre de son parc pour y goûter les charmes de la solitude; mais si par hasard il joignoit les Dames sur le bord d'une piéce d'eau où elles s'amusoient quelquefois à la pêche; C'en est fait, s'écrioit Madame de Folzelle avec humeur, nous ne prendrons rien; ce chapeau & cette grande canne vont faire peur aux poissons. Il se retiroit tant qu'il vouloit dans son cabinet,

& s'y occupoit à ce qui lui faisoit plaisir ; mais à table, il se mettoit modestement à un bout, il entamoit quelques phrases de bon sens, qu'il n'avoit jamais la consolation d'achever qu'en se retournant vers son voisin, s'il se trouvoit plus complaisant que les femmes qui lui coupoient à chaque instant la parole. Il avoit un très bel appartement ; la vûë en étoit fort étenduë ; il pouvoit s'y livrer sans trouble aux douceurs du repos : mais il ne pouvoit entrer chez Madame que sur la fin de sa toilette, après avoir envoyé demander trois fois si elle étoit visible : & pour y passer une

nuit, qui doit au moins être le tems des maris, il étoit obligé d'employer, quinze jours avant, tous les ménagemens qu'exige la négociation la plus importante. Du reſte ; il lui étoit libre de cauſer toute la journée avec ſon Jardinier, de faire mettre à l'ombre ce qui doit être au ſoleil ; il donnoit ſes ordres à ſon Maître d'Hôtel : quelquefois cependant, devant une table ſervie avec profuſion, Madame de Folzelle ſe plaignoit qu'on la faiſoit mourir de faim. D'ailleurs, renouveller les baux avec les Fermiers, payer la dépenſe de la maiſon, les Marchands de Madame, lui four-

nir de l'argent pour ſon jeu ; étoient les fonctions de M. de Folzelle ; il étoit exactement l'homme d'affaires d'une riche veuve. J'étois dans cette maiſon de l'adoption, ſi j'oſe dire, de Monſieur ; je le voyois le plus que je pouvois : tantôt à la chaſſe & à la promenade ; tantôt nous renfermant dans ſon cabinet, nous y parlions morale, hiſtoire, ou littérature. Je me plaçois auprès de lui à table, & lui procurois l'avantage de parler quelquefois de choſes raiſonnables ; avantage dont il étoit ſouvent privé par le peu d'égards qu'avoient pour lui ceux que ſa femme recevoit. Valmigni é-

toit ſouvent des nôtres, & nous laiſſions le reſte de la compagnie mener ce qu'on appelle la vie de la campagne: c'eſt-à-dire, ſe lever à deux heures; bailler quelque tems dans l'appartement de la Maîtreſſe de la maiſon; manger quelques drogues à dîner, ou prendre du chocolat; paſſer dans le ſalon de compagnie, où les hommes faiſoient, les uns un tric-trac, les autres de la muſique, tandis que les Dames s'habilloient; ſe mettre au jeu; ſouper à dix heures; reprendre les parties après minuit, finir par un trente & quarante; & ſe coucher à trois ou quatre heures du matin; en un mot, paſ-

ſer ſouvent quatre jours, ſans ſçavoir comment le ſoleil s'étoit levé ou couché. Madame de Folzelle n'étoit point née dans l'extrême opulence où elle vivoit; mais elle avoit une attention continuelle à le faire croire. Les fauſſes idées qu'elle avoit du grand ton, la couvroient de ridicules: à la fin d'une partie, elle feignoit de ne point entendre le payement, s'il ne ſe trouvoit juſte en loüis ou en écus: les nœuds étoient devenus pour elle une occupation trop commune, elle parfiloit: elle ignoroit le prix de ſes robes, de ſes dentelles; un Service de Saxe, ſur la beauté duquel je me récriai

un jour, ne coûtoit presque rien, selon elle; l'assiette ne valoit que deux loüis.

Un jour j'allai me promener avec Valmigni. Je n'ai point oublié, lui dis-je, que nous avons remis à notre premiere entrevuë, à m'instruire sur le reste de la compagnie qui étoit à souper chez Monsieur Glaiseau. Monsieur Dolmeuil m'a appris quel étoit l'Officier. Vous aviez raison de vouloir me garder, pour le dernier, le portrait de M. de Galzille. Mais parlez-moi, je vous prie, de M. de Valate, & de ceux qui étoient venus avec lui. Je ne les connois point, me dit Valmigni; mais je vais vous dire ce que je sçais

de M. de Valate. A l'âge de vingt ans, se trouvant fort riche par la mort de son pere, il a mangé presque tout son bien avec des filles d'Opera. Celui qui lui reste ne méritant plus leur attention, il jouit du crédit que ses dépenses lui ont acquis dans les coulisses, pour être de tous les soupers que donnent ceux qui suivent la même route que lui; il est instruit des premiers des engagemens qui s'y contractent, des aventures qu'ils occasionnent; & il se mêle quelquefois à la bonne compagnie, qu'il entretient toujours de quelque histoire scandaleuse.

Je passai quinze jours à la

campagne. M. de Folzelle auroit voulu m'y retenir plus long-tems ; mais une lettre que je reçus de mon pere, m'apprit que je lui étois néceſſaire à Paris ; j'y retournai. Quelque tems après, M. Dolmeuil me fit dire que nous partirions pour aller chez M. de Clermac, quand je ſerois libre. Les affaires de mon pere furent bientôt terminées : nous partîmes, M. Dolmeuil & moi, pour nous y rendre.

C'eſt ici le cas de faire la deſcription d'une maiſon de campagne ; mais je n'ai peut-être déja que trop uſé du droit d'entrer dans les détails ; j'en fais grace. S'il eſt quelque Lec-

teur dont l'imagination ait besoin d'être fixée par un tableau, qu'il ouvre le premier Roman qui lui tombera ſous la main. Le lieu où le Héros couloit des jours ſi doux avec ſa Belle, tantôt à l'ombre des hêtres, ou ſur le penchant d'un coteau ; tantôt ſur le bord d'un ruiſſeau, qui baigne une prairie émaillée des dons de Flore & de Cérès ; voilà la ſituation de la maiſon de M. de Clermac. Je fus reçu avec des témoignages d'amitié bien flateurs de la part des Maîtres, & avec des politeſſes diſtinguées de la part de la compagnie. Elle étoit compoſée des perſonnes que j'avois vûës à Paris

chez M. de Clermac. En arrivant dans cette maison, je sentis un genre de satisfaction qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. Je passois dans le même instant du plaisir d'en jouir, à la crainte de la perdre par mon départ. Je ne fus pas longtems à en démêler le principe. L'empressement avec lequel je cherchois à me trouver avec Mademoiselle de Clermac, les charmes qu'avoit pour moi sa conversation, le chagrin dont j'étois accablé en me séparant d'elle, & l'impatience que j'avois de la revoir, m'ouvrirent enfin les yeux. J'aimois pour la premiere fois de ma vie, & c'étoit Mademoiselle de Cler-

mac. Mais je ne me ſuis point propoſé d'écrire l'hiſtoire de mes amours : il faut ſacrifier ce récit, quelque plaiſir que j'aye à me rappeller la ſource de ma félicité. Pourſuivons notre but. Nos jours ſe paſſoient délicieuſement dans cette campagne, ſans avoir jamais fait de projet d'amuſement pour le lendemain. Ils naiſſoient de l'inſtant & à chaque inſtant. Il eſt vrai que perſonne de notre ſociété n'étant blaſé ſur les plaiſirs, les choſes les plus ſimples nous en fourniſſoient. Que je plains ceux qui ne les eſtiment qu'autant qu'ils ſont diſpendieux! La chaſſe, la promenade, la pêche, les danſes

du Village, tour à tour remplissoient nos momens. Les Dames partageoient ces amusemens avec nous, & ne dédaignoient pas de s'instruire des plus petits détails de la vie champêtre ; elles y aidoient même quelquefois : & il n'y avoit jamais que le mauvais tems qui nous obligeoit d'avoir recours au jeu. J'aime mieux renvoyer à la premiere Elégie de Tibulle, que de faire ici la peinture de la vie que nous menions. Je la copierois chez lui ; celle qu'il en fait étoit précisément la nôtre. Il faut cependant s'arrêter au plaisir qu'il goûte à entendre le vent gronder, & la pluie frap-

per ſes fenêtres. Car les Tibulles de notre ſociété n'avoient point de Délie, & les Délies point de Tibulle. Ce ſouvenir me mene involontairement à parler de Mademoiſelle de Clermac. Qu'il me ſoit permis de finir par-là; je n'en abuſerai point. Il y avoit trois ſemaines que j'étois à la campagne. Monſieur Dolmeuil voyant combien je m'attachois à ſes amis, étoit ravi de voir que mon ſéjour auprès d'eux me feroit perdre de vûe tous les objets de diſſipation qui m'avoient longtems entraîné; il ne me parloit point de retourner à Paris. Quelquefois, comme la maiſon de M.

Clermac n'en étoit éloignée que de deux lieuës, je montois à cheval de grand matin ; j'allois voir mon pere, & revenois dîner à la campagne. Mes sentimens pour Mademoiselle deClermac prenoient tous les jours de nouvelles forces. Attentif à lui plaire dans les moindres occasions, je croyois remarquer que mes soins lui étoient agréables ; mais j'ignorois si leur motif lui étoit connu. Je desirois ardemment d'en être éclairci ; mais je craignois de perdre en le lui déclarant la facilité que j'avois de la voir, & de lui parler à chaque instant. J'avois beaucoup de confiance en M.

Dolmeuil ;

Dolmeuil ; je résolus de me découvrir à lui, espérant qu'il m'apprendroit la façon de me conduire dans cette circonstance. J'allai en effet le trouver dans son appartement le lendemain matin.

Je connois votre sévérité, lui dis-je en l'abordant ; mais votre amitié pour moi m'est aussi connuë : la premiere me faisoit craindre de vous ouvrir mon cœur ; l'autre m'y a déterminé. J'aime.... Je m'arrêtai en ce moment, en consultant son visage, pour voir ce qu'il pensoit sur ce que je lui apprenois. Eh bien, me dit-il, je ne vois pas de quoi vous faire redouter ma sévérité. L'a-

mour eſt la plus précieuſe faculté de notre ame. Il n'y a que la façon d'aimer, & l'objet que l'on aime qui puiſſe le rendre condamnable. Aimer avec délicateſſe une perſonne qui réunit les qualités du cœur & de l'eſprit, c'eſt rendre un hommage dû à la Divinité, puiſque c'eſt faire uſage de ſes dons, & révérer ſon ouvrage. Ah! Monſieur, lui dis je avec vivacité, voilà mon amour & ſon objet! Vous lui ſerez donc favorable? J'aime, j'adore Mademoiſelle de Clermac. Vous ne pouviez, reprit M. Dolmeuil, donner votre cœur à quelqu'un plus capable d'inſpirer les ſentimens qui carac-

térisent le véritable amour. Mais une circonstance s'oppose au but que vous vous proposez sans doute en aimant Mademoiselle de Clermac. Le desir de vous unir à elle par un lien indissoluble s'évanouira, quand vous sçaurez qu'on a proposé à votre pere de vous marier à une Demoiselle, dont la dot vous mettra d'abord en état de paroître dans le monde avec les avantages de la plus brillante fortune, & dont les espérances assûreront celle de vos enfans. Ah ! Monsieur, m'écriai-je, je ne balancerai jamais sur le choix entre Mademoiselle de Clermac, & cette riche héritiere que je ne

connois point. Mais quand la premiere ne m'auroit point inſpiré les tendres ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie, je vous prierois d'employer tout votre crédit auprès de mon pere, pour rompre un mariage qui m'entraîneroit, malgré moi, dans ce tourbillon du grand monde que je veux éviter. Ma réſolution eſt priſe, de fuir cette prétenduë bonne compagnie, au milieu de laquelle le cœur & l'eſprit ont tant de peine à conſerver, l'un ſa ſolidité, & l'autre ſa candeur. Que mon pere ne me donne point de liens qui m'y attachent. Des ſentimens auſſi louables, reprit alors M.

Dolmeuil, me déterminent à ſervir votre amour : & je n'aurai pas beaucoup de peine à faire conſentir votre pere à vos deſirs. C'eſt vous qui rempliſſez les ſiens. Le mariage dont je vous ai parlé lui a été propoſé ; mais les mêmes raiſons qui vous en éloignent l'ont empêché de s'y rendre ; il a demandé du tems. Son unique ambition eſt de vous rendre heureux. Le récit que je lui ai ſouvent fait des qualités de Mademoiſelle de Clermac, lui ont fait deſirer que vous puſſiez vous attacher à elle ; il l'a eſpéré de votre ſéjour en cette campagne : jugez de ſa ſatisfaction, quand je lui appren-

drai que vous avez réalisé ses espérances. Allons l'en instruire dès ce moment, dis-je à M. Dolmeuil en l'embrassant. Mais, non, Monsieur, repris-je, après un moment de réflexion. J'adore Mademoiselle de Clermac ; mais elle l'ignore. Je voudrois sçavoir si mes sentimens peuvent lui plaire. Si les démarches que mon pere pourra faire auprès de Monsieur & de Madame de Clermac précédoient ma déclaration, ma délicatesse en seroit offensée. Je me reprocherois toute ma vie, d'avoir mis à l'épreuve l'obéissance de Mademoiselle de Clermac aux volontés de ses parens. L'a-

mour qu'elle inſpire, me dit M. Dolmeuil, ne peut qu'être accompagné du plus profond reſpect: il ne me laiſſe aucun ſcrupule ſur la déclaration que vous projettez. Je le quittai, réſolu de ſaiſir la premiere occaſion d'inſtruire Mademoiſelle de Clermac des ſentimens qu'elle avoit fait naître en moi. Je la trouvai le jour même. Nous étions allés à la chaſſe; les Dames étoient deſcenduës de voiture pour ſe promener; je lui donnois le bras. Le ſujet de notre converſation n'étoit point favorable à mon projet. Mon cœur ſentoit vivement, mon eſprit ne pouvoit conſerver aſſez de

liberté pour amener ce que je ne pouvois plus taire. Il eſt impoſſible, lui dis je, Mademoiſelle, de vous voir ſans vous aimer; & c'eſt s'expoſer ſans doute à vous déplaire, que de vous le dire. Quoique je ne craigne rien tant au monde, je n'ai pu me défendre de vous avouer les tendres ſentimens que vous m'avez inſpirés : ils ne me permettent plus de vivre ſansvous. Ne me puniſſez point de la témérité que j'ai de vous en inſtruire. Ce ſera la ſeule de ma vie, ſi ſon motif a le malheur de vous déplaire. D'autres, me dit-elle, Monſieur, paroîtroient n'être point convaincuës de votre façon

de

de penſer. Ce ſeroit vous engager à en réitérer les proteſtations, que de ſembler en douter. Je ſuis de meilleure foi. Le ſeul but que je puiſſe ſuppoſer à votre aveu doit me convaincre de ſa ſincérité. Mais je ne dois plus vous entendre, que vous n'en ayez inſtruit ceux de qui je dépens : la parole que vous me donnez de ne plus m'en parler, me permet de vous dire, que, s'ils approuvent les vûës que vous vous propoſez, je ferai mon bonheur de ce dont vous dites que dépend le vôtre. Pour commencer à vous tenir ma parole, lui dis-je alors, joignons la compagnie. Sçachez

ſeulement, Mademoiſelle ; que d'aujourd'hui commence la félicité de ma vie. Vous comblez celle de mon pere, en faiſant la mienne ; il avoit fait part à M. Dolmeuil du deſir qu'il avoit que je m'attachaſſe à vous. Ce dernier eſt trop mon ami pour m'avoir expoſé au danger de vous voir, & de vous parler à tout moment, s'il n'eût point imaginé trouver de la facilité à faire conſentir Monſieur & Madame de Clermac à ce qui fait l'unique objet de mes vœux. Votre conſentement étoit le ſeul dont je n'oſois me flater. Je fus dans ce moment faire part à M. Dolmeuil du ſuccès

de ma déclaration. Ce généreux ami ne connoiſſoit point les délais quand ſes démarches pouvoient être utiles aux ſiens. Il me dit qu'il falloit le lendemain aller faire part à mon pere de mes veux & de mes eſpérances. Nous y allâmes ſelon nôtre projet. Il faut connoître toute l'étenduë de la tendreſſe paternelle pour concevoir la ſatisfaction que donna à mon pere le ſujet de notre voyage. Vous connoiſſez mes affaires comme moi-même, dit-il à M. Dolmeuil. Mon fils eſt fils unique, vous ſçavez ſes eſpérances; retournez chez vos amis; propoſez-leur d'unir mon fils à leur fille.

Je vous laiſſe le maître des articles. La maiſon qu'ils ſont obligés de tenir ne leur permettra peut-être pas de faire pour ce mariage les avantages que leur dicteroit leur tendreſſe. La vie retirée que ma ſanté me force de mener, n'exige pas de telles dépenſes : Que ce que je ſuis en état de faire pour mon fils, les mette dans le cas de ne point ſe gêner, & procure un état ſolide à mes enfans. Je les nomme ainſi par anticipation ; je ne puis me refuſer au plaiſir de regarder Mademoiſelle de Clermac comme ma fille. Je voulois ſuivre M. Dolmeuil. Il eſt plus convenable, me dit-il,

que cette affaire s'arrange en votre absence. Le sujet de mon retour la justifiera auprès de Monsieur & de Madame de Clermac. Mon cœur se refusoit aux volontés de M. Dolmeuil ; ma raison s'y rendit. Mes infirmités me donnent quelque relâche depuis quelque tems, ajouta mon pere : si vos propositions sont agréées, je compte pouvoir accompagner mon fils. Que le sort ne me ravisse point le plaisir d'être témoin de son mariage. Ce sera la plus pure satisfaction que j'aurai goûtée de ma vie. La négociation de M. Dolmeuil ne fut ni longue, ni difficile. Elle ne pouvoit l'être avec

d'aussi honnêtes gens. Que les hommes simplifieroient & abrégeroient les affaires, si les parties contractantes y apportoient la même candeur! Monsieur & Madame de Clermac vinrent voir mon pere le lendemain; & lui dirent, que si ce qui avoit été arrêté entre M. Dolmeuil & eux, lui plaisoit, ils l'emmeneroient avec moi; & que dans peu de jours, il verroit l'accomplissement de ce projet. Mon pere leur dit que M. Dolmeuil ayant été chargé par lui de faire pour le mieux, il ne regarderoit le contrat que pour le signer. Nous partîmes tous pour la campagne; & quelques jours après, mon

union avec Mademoiſelle de Clermac commença pour nous deux un bonheur qui nous paroît tous les jours nouveau, après plusieurs années. Nous reſtâmes à la campagne juſques vers le milieu de l'automne. De retour à Paris, je perdis de vûë M. Glaiſeau, & quelques autres maiſons où j'avois été reçu. J'allois voir quelquefois M. de Folzelle. Valmigni venoit chez moi dans ſes momens de raiſon. Et enfin je me livrai totalement aux ſociétés de Monſieur & de Madame de Clermac, au milieu deſquelles je goûte les douceurs que j'aurois, je crois, cherché en vain dans les autres.

Tout ce que l'on auroit pû me dire ſur le choix des compagnies, m'auroit peut-être paru ſuſpect d'humeur ou d'ignorance de leurs uſages : je les ai vuës moi-même, & me ſuis déterminé pour celle que les lumieres de ma raiſon m'ont fait juger la bonne. Je ne ſuis point aſſez préſomptueux pour propoſer mon ſentiment comme un dogme ; je vous ai peint auſſi fidélement que j'ai pû, les caracteres, les occupations, les diſcours des différentes perſonnes que j'ai vuës dans le monde. Leſquelles jugez-vous la bonne compagnie, Monſieur ?

FIN.

